

1107
9/10

LE TRIOMPHE DE LA VIE

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR (1888-1897).....	1 vol.
LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900).....	1 vol.
SIX SONNETS (1892).....	1 plq.
VERS (1892).....	1 plq.
VERS (1893).....	1 plq.
VERS (1894).....	1 plq.
UN JOUR (1895).....	1 plq.
LA NAISSANCE DU POÈTE (1897).....	1 plq.
QUATORZE PRIÈRES (1898).....	1 plq.
LA JEUNE FILLE NUE (1899).....	1 plq.
LE POÈTE ET L'OISEAU (1900).....	1 plq.

Prose

CLARA D'ELLÉBEUSE, <i>ou l'histoire d'une ancienne jeune fille</i> , roman.....	1 vol.
ALMAÏDE D'ETREMONT, <i>ou l'histoire d'une jeune fille passionnée</i> , roman.....	1 vol.

~~1901~~
FRANCIS JAMMES

—

Le Triomphe de la Vie

1900-1901

JEAN DE NOARRIEU — EXISTENCES

TROISIÈME ÉDITION



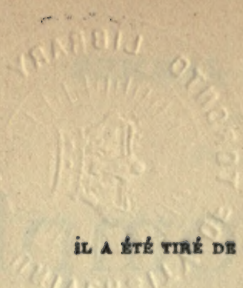
179648.
16.4.23.

PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 10*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2619
AST75



**Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège et le Danemark.**

A l'inconnue vieille et estropiée qui fit s'agenouiller et prier pour moi son chien devant ma porte, je dédie ce livre.

FRANCIS JAMMES.

JEAN DE NOARRIEU

(1901)

CHANT PREMIER

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'été
reviendra, que celle de l'an passé.
Sous les muscats dormants, je m'assoirai.
Au fond des bois qui chantent de l'eau fraîche,
j'écouterai, je sentirai, verrai
tout ce qu'entend, sent et voit la forêt.

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'automne
reviendra, que celle des feuilles jaunes
qui racleront les coteaux où il tonne,
que le bruit sourd du vin neuf dans les tonnes,
que les ciels lourds, que les vaches qui sonnent,
que les mendiants qui demandent l'aumône.

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'hiver
reviendra, que celle des cieux de fer,
que la fumée des grues grinçant en l'air,
que les tisons chantant comme la mer,

et que la lampe au fond des carreaux verts
de la boutique où le pain est amer.

Je ne veux pas, quand revient le printemps,
d'autre joie que celle de l'aigre vent,
que les pêchers sans feuilles fleurissant,
que les sentiers boueux et verdissants,
que la violette et que l'oiseau chantant
comme un ruisseau d'orage se gorgeant.



Mon Dieu, donnez-moi l'ordre nécessaire
à tout labeur poétique et sincère.

On m'a conté que les peintres célèbres
peignaient longtemps les yeux, longtemps les lèvres,
longtemps les joues et longtemps les oreilles
des bienheureux que leur génie éclaire.

Je veux ici, puisqu'il faut commencer,
ne point poser à faux dans l'encrier
ma plume. Et, comme un adroit ouvrier
tient sa truelle alourdie de mortier,
je veux, d'un coup, à chaque fois porter
du bon ouvrage au mur de ma chaumière.

CHANT DEUXIÈME

Comme un troupeau en fumée et laineux,
le ciel marchait sous le vent pluvieux.
La pluie luisait sur les ardoises bleues.
Près du portail cria un char à bœufs.
Un coq piqua un coq. Et, sur le vieux
banc de noyer, bâilla Jean de Noarrieu.

On entendit remuer la servante.
La cheminée, obscure et rougeoyante,
flamba plus fort sous le chaudron luisant.
Près du bahut noir, graissé par le temps,
elle éclaira la gourde au lisse ventre,
et le labrit s'étira en bâillant.

Midi sonna. Le lard dans le poëlon
grésilla. Et, contre le landier long,
Lucie brisa avec précaution
deux œufs de poule à coque rousse. Et l'on

vit se gonfler à côté du lard blond
les œufs qui criaient en faisant des bonds.

Médor s'en vint à côté de Bergère.
Il lui sentit tout d'abord le derrière.
Elle grommela, couchée sur les pierres
du foyer. Lui, s'assit sur sa queue maigre,
les pieds boueux, et clignant des paupières
vers le fourneau où fumait la soupière.

Martin entra. Martin, c'est le berger
qui dans la plaine alors fait pacager
que la montagne en neige est désertée.
Il dit : « Là-bas, il a encore neigé.
Des Espagnols qui ont voulu passer
le col Riotor sont morts dans un rocher. »

Il dit : « Souvent, quand la neige est méchante,
on a envie de dormir en marchant.
Si on se couche, on est foutu. » Il prend
sa couverture où il est grandissant
quand il surveille un troupeau dans les champs,
et, près du feu, sur deux chaises l'étend.

Martin s'assied sous les poutres noircies

où sont pendues les graisseuses vessies,
les jambons où des croûtes de sel luisent,
les saucissons secs, les saucisses lisses,
et les carrés de mandrèche qu'on frit.
Et, dans sa main noire, la cuiller luit.

Et de Noarrieu, le maître, lui demande
(c'est lui qui loue, pour le fumier, son champ) :
« J'ai vu beaucoup de tes brebis boitant ? »
Martin répond : « Ça arrive souvent,
dans la vallée, que leurs pieds sont souffrants.
C'est le fumier qui les rend traînassantes. »



Et Lucie dit qu'elle vient de servir.
Et de Noarrieu va manger les œufs frits
dans la salle à manger noire et froideie :
« Porte du vin ? » dit-il à la Lucie.
Et il verse l'âpre vin du pays
dans un grand verre où la lumière luit.

Sur le dressoir sont les belles assiettes
où sont peints des oiseaux ornés d'aigrettes,
de jaunes fruits et des fleurs violettes.

Lucie remue, dans le panier d'osier,
l'argenterie qui sonne toute claire,
change l'assiette et sourit à son maître.

— « Monsieur ira-t-il ce soir à la chasse? »

— « Oui, car je sais quelque part deux bécasses. »

— « Monsieur veut-il remplir toute la tasse
de café? » — « Comme ça, petite. Passe
à l'épicerie. Va prendre une boîte
d'amorces, des cannelées s'il y en a. »

Et de Noarrieu, ayant mangé, se chausse.
Médor content fait des oreilles hautes :
car il sait bien, lorsque l'on met des bottes,
que l'on va se promener hors des routes.
Il trépigne, impatient, près de la porte,
en attendant que son bon maître sorte.



Jean de Noarrieu est grand, blond, bleu et doux.
Il a trente ans, le teint du maïs roux,
les yeux pareils aux pervenches des sources,
avec un point noir comme du velours ;
les cheveux fins, et la moustache en brosse

sous le nez fin qu'accentue une bosse.

Il parle avec lenteur, en souriant,
et son sourire découvre ses dents blanches.

Il a vécu où sont morts ses parents.

Il a passé à la ville cinq ans,
en y faisant son droit tant bien que mal,
en y mangeant cinquante mille francs.

Puis il revint. Il revit le village
où le coq chante au bruit du martelage.

Ses parents morts, il reprit les usages
de ses parents : dans la ferme l'étable
ensoleillée grinça aux attelages,
et la garbure fuma dessus la table.

Il prit à son service cette paysanne
nommée Lucie, de dix-sept ans à peine,
aux yeux en fleurs de lin, à peau de pain,
dont les cheveux semblaient poudrés de grain,
nerveuse et ronde avec de jolis seins
et une bouche de groseille au jardin.

Et, comme ils étaient jeunes tous les deux,
dans la grand'chambre à tapisserie bleue,

les bras aux bras, riant dans leurs cheveux,
parmi les nuits d'azur noir ou brumeuses,
au craquement si léger des vieux meubles,
ils se baisaient la bouche dans les yeux.



Dans le bosquet bordé par la prairie,
Médor quête. Le temps s'est éclairci.
Hors des talus, regorgeantes de pluie,
dans la fougère et les lierres qui luisent,
bondissent les fontaines que des tuiles
vers un canal bordé de mousse guident.

Oh ! La douceur de l'hiver finissant !
Oh ! Les bois secs d'averse crépitants !
Oh ! Les derniers canards s'effarouchant !
Oh ! La chouette en plein jour s'égarant !
Oh ! Les arrêts des chiens s'aplatissant !
Oh ! La bécasse au beau vol fracassant !

Sur les prés, on ramasse les feuilles mortes.
Un peu plus loin, d'un geste égal et fort,
deux paysans jettent au-dessus du sol
le guano blond. Leur poing, d'un même vol,

saisit l'engrais dans des tamis qu'ils portent obliquement, appuyés sous les côtes.

Jean de Noarrieu cause avec eux : « Y a-t-il des canards ? » — « Ce matin, au bord du Luy, nous en avons levé peut-être dix. » — « Et c'était-il des cols-verts ? » — « Non pas, dit l'un. J'étais là, au-dessus du taillis, et j'ai vu que c'était des canes grises. »

Et, tout à coup, devant Jean de Noarrieu part la bécasse. On voit son bec. Un peu surpris, il tire et manque. Et, dans les cieux que le soleil couleur de brique en feu semble arroser de lumière pluvieuse, la bécasse plonge silencieuse.

— « Médor ici ! » Le chien s'est emballé. Jean le rappelle et va vers le fourré où la bécasse a dû se remiser. Le chien arrête au milieu du roncier. Mais c'est en vain. La bécasse rusée se lève loin, s'efface et disparaît.

Et de Noarrieu qui a tiré trop vite

regarde au loin, volant de cime en cime,
ou se posant aux angles des prairies,
le vol nerveux et sauvage des grives.
Une, immobile, au haut d'un chêne crie,
puis, l'aile aiguë, ainsi qu'une ombre file.

Mais la nuit vient. Et le jeune chasseur,
les pieds boueux, revient dans la douceur
du soir d'hiver où s'entend la rumeur
de l'eau dans l'ombre. Et les rousses hauteurs,
dans le ciel lourd, dressent les profondeurs
des noirs taillis hérissés de blancheur.



Et, au printemps, qui fut aussi pluvieux,
les Pyrénées laissèrent dans les cieux
couler la neige. Alors, leurs veines bleues
parurent, les rendant plus lumineuses
que du verre. Et, au flanc des neiges creuses,
les sapins firent des plaques ombreuses.

Le gave vert, couleur de vieille vitre,
s'enfla, jaunit, inonda la saligue
où les roseaux et les sabres d'iris

croissent auprès d'enchevêtrés taillis.
La fleur d'osier sema la poudre fine
de son chaton en forme de chenille.

L'herbe devint crue. Et la primevère
sur les talus poussa à ras de terre.
Le caltha d'or luisant, la pulmonaire,
dont le feuillage semble taché de craie,
la cardamine et l'ellébore vert
et la pervenche ornèrent les fossés.

On vit passer quelques vols de palombes,
rapidement. Les soirs furent plus longs.
Les doux enfants qui portent leurs leçons
musèrent au seuil sombre des maisons.
On entendit la rainette aux yeux blonds
coasser, aigre, creuse et rauque, aux buissons.

Sous les feuilles les musaraignes grincèrent.
Et les chansons des merles pleins roulèrent.
Les roitelets aux vols brefs sautillèrent.
Les piverts au vol courbe se dressèrent,
cognant du bec et griffant de leurs serres
l'écorce où ils criaient rouges et verts.

Et Pâques fleuries vint. Alleluia !
Oh ! Douce fête ! L'harmonium gronda
au ventre des églises. Alleluia !
Le vert des prairies luisantes se dora.
Les grillons crièrent. Alleluia !
Dans la nuit bleue luirent les lilas.

Un soir béni et doux, Alleluia,
on entendit tout à coup ces lilas
interpeller lentement les étoiles.
C'était, c'était, c'était, Alleluia,
le rossignol, la lune ruissela,
le rossignol en fleurs. Alleluia !

Renais, nature ! Oh ! Dans le jardin, vois
le merisier tout blanc. Alleluia !
Le cœur éclate. On songe à ce qu'il y a
de lisse et blanc et rond, Alleluia,
dans la beauté de celle qui pour moi,
nue comme l'eau, jaillit et se courba.

La nature est, lorsque vient ce beau mois,
pareille à celle qui vint auprès de moi
et qui, d'un geste assuré, enleva
sa chemise qui glissa sur la soie

de ses beaux seins gonflés, luisants et droits.
En la voyant que j'eus peur de ma joie!



Telle est la fin d'avril. Dans le foin, brillent
des milliers de fleurs aux tiges très fines.
Boutons d'or, lychnis, orchidées, voisinent
avec l'oseille pourpre au suc acide.
Sur le vieux mur on voit trembler l'érine,
et la tulipe enflamme le jardin.



A l'heure où le cantonnier sur la route
s'assied, résigné, coupant une croûte
de pain où il étend un peu de lard roux ;
à l'heure où midi se meurt, triste et doux,
à l'heure où l'on voit les tas de cailloux
vibrer au soleil comme une eau qui bouge ;

à l'heure où le ciel comme une aile bleue
couve les champs de trèfle noir ; à l'heure

où les fumées vrillent, Jean de Noarrieu revient pour déjeuner et parle à ceux qui attendent la soupe sur les seuils, auprès du noyer et du puits mousseux.

Le temps est lourd. Des flocons de nuages, massés là-bas, signifient que l'orage éclatera, venu de la montagne.

— Fera-t-il du tonnerre? — C'est à croire.

Le fond du ciel est en métal bleuâtre.

Les chats soigneux se peignent près de l'âtre.

Il fait silence. Puis, dans ce silence, roule comme un tombereau s'écroulant.

La campagne est consternée. On n'entend plus rien sous le ciel qu'un éclair bleu fend.

Enfin, l'orage, à grosses gouttes lentes, tombe sur la terre en la parfumant.

Et Lucie dit : « Ce tonnerre du diable!

J'ai toujours peur, depuis que dans l'étable il avait tué la Bretonne. » Il dit : « Bah!

Cela n'arrive pas toutes les fois...

Allons, petite... Il faut se mettre à table...

Tiens, tu as mis là de jolis lilas... »

Elle sourit. Jean la regarde faire,
aller, venir, hardie, ronde et légère,
de la cuisine à la salle à manger.
Elle est puissante, à l'entendre marcher,
à voir, sous sa nuque, se relever
ses cheveux blonds comme ceux des meunières.



Telle la vie se passe jour à jour,
sans incident. Le mois de mai bleu court.
Le figuier noir fraîchit, le merle est lourd.
Le tiède soir tombe sur le velours
des rosiers, noirs de fleurs bleues qui s'étouffent,
sur les glaïeuls et les gueules-de-loup.

Tantôt, au matin, l'horizon brumeux
bleuit sombrement comme un fer au feu.
Et, dans le ciel, un morceau de noirceur
se déchiquète où l'on voit, durs et bleus,
les pins trapus suspendus dans les cieux :
car on ne voit pas leurs troncs dessous eux.

Tantôt au soir, sur la prairie humide,

flotte le jour. Une odeur de racines
s'élève des feuillages de la rive.
Le gave cuivré s'étend aux saligues.
Dans le dernier reflet du beau soir brille
le vol d'un milan qui bouge, immobile.

Mais l'après-midi, au luisant soleil,
une vapeur bleue dans du loin sommeille.
Dans la prairie jaune les grillons criaillent.
Le cahot lourd des chars et les sonnailles
se mêlent aux piailllements des volailles
et aux bêlements obscurs de l'étable.

On a hersé. La herse a sursauté
aux mottes. Les bœufs se sont arrêtés,
le sillon fini, le mufle à la haie.
Alors le paysan a incliné
la herse terreuse pour la nettoyer.
Et les bœufs patients se sont retournés.

Maintenant, c'est le moment poétique
où de Noarrieu fait semer le maïs.
Au milieu du grand silence, le pays
se recueille soucieusement, tandis
que, pas à pas, priante, la Lucie

laisse, un à un, tomber les grains qui luisent.

Courbée comme un églantier que balance
le vent, sous son chapeau dont l'ombre danse
d'un bout du champ à l'autre, et en cadence,
Lucie laisse tomber d'un geste lent
chaque grain roux que l'on dirait vivant
tant sa lueur isolée fait silence.

Oh ! Gloire à Dieu ! Gloire à je ne sais Quoi
dont je sens bien le souffle au fond de moi.
O grains vivants, qu'il est donc beau de voir
sortir de vous les belles feuilles noires
qui vêtiront les épis pleins de gloire
où vous naîtrez encore chaque fois !



Jean de Noarrieu surveille les semeuses.
Au pied d'un chêne il s'est assis heureux.
Nulle ambition n'empoisonne son cœur.
Il laisse errer, de la terre au ciel bleu,
le charme tendre et naïf de ses yeux.
Son livre est là sur un tertre mousseux.

Et c'est son livre ami : *Les Réveries*
de Jean-Jacques, dont la douceur s'unit
au charme triste et calme des prairies,
au bord des eaux que hante l'angélique,
aux bois profonds où les chênes pourrissent
aux mousserons qui s'y épanouissent.

Quelle grâce il y a dans la Lucie
qui sème ainsi, un à un, les maïs...
Il la regarde. Il voit ses jambes lisses
s'entrecroiser dessous sa robe grise.
Elle parcourt le sillon, puis sourit
à son ami contre le chêne assis.

Il la contemple avec joie se disant
que, elle aussi, autant que la moisson,
est née pour lui, autant que le brugnon
qui, au verger, à la belle saison,
mûrit, doré, rouge, dur et luisant,
et que l'on cueille avec le cœur brûlant.

Le temps est beau, l'orage pas à craindre,
l'orage bleu, l'orage qui survient
terriblement alors qu'arrive juin,

quand on entend le grondement des grains
de grêle dans le vent qui jette au loin
des rameaux verts sur la courbe des foins ;

l'orage bleu-d'ardoise qui frémit
dans l'ouragan qui tremble et qui emplit
le ciel d'où va tomber la dure pluie
du vol des dernières feuilles jaunies ;
l'orage bleu qui fracasse la vigne,
l'orage bleu qui hache et qui meurtrit.



C'est la saison que l'amour est joli.
Que les réveils sont doux, près de Lucie,
quand, l'aube à peine, on entend mille cris
d'oiseaux mouillés dans les sombres fouillis.
Ce sont des chants inconnus et des cris
que l'on dirait de lys qui se déchirent.

Dans le laurier, le chant du merle coule.
Jean se réveille et regarde le coude
de la Lucie briller, pointu et doux.
Tout doucement, de sa main creuse, il touche
le sein luisant dont la lueur bleue bouge,

puis, tendrement, sa bouche de sa bouche.

Elle s'éveille et sourit, refermant
les yeux, puis les rouvre, les cils battants.
La paupière est veinée légèrement
comme un pétale de violette blanche.
La hanche bondit en se repliant
vers les genoux ronds, paresseusement.

Elle s'étire. Il la prend tiède et douce.
Elle fait: « Ouf! » puis se met à genoux,
et, appuyant ses paumes sur la couche,
elle se baisse et le baise à la bouche
Et l'on entend, au soleil de la cour,
les petits coqs éclater tour à tour.



Déjà, vers la montagne qui s'éclaire,
sont repartis les grands bergers sévères.
Il y a vingt jours que Martin et Bergère,
elle, mordant les bêtes aux jarrets,
sont repartis vers les lacs de Barèges
où l'azur dur tremble sur les sommets.

Jean de Noarrieu a vu, de sa fenêtre,
l'âne suivi du berger. Et les bêtes
se balancer sous les rauques sonnettes,
et s'alentir, et se précipiter
comme un ruisseau de cornes et de neige
qui, ondulant, bêle dans la vallée.

Ah ! Maintenant ils verront les jonquilles.
Ah ! Maintenant ils verront les narcisses.
Ah ! Maintenant ils verront les prairies,
où l'eau s'argente, écume, saute et rit.
O doux bergers ! Semez sur le granit
le sel brillant si utile aux brebis.

Mon cœur vous suit vers les vallées natales
ô doux bergers qui, les pieds dans l'espace,
verrez, pensifs, l'escalade des vaches
vers les rosiers des roses digitales.
Adieu ! adieu ! Allez dans les cabanes
où la fumée ronge les poutres noires.

Adieu ! Je vous salue comme un poète.
Adieu, Martin ! Adieu, pauvre Bergère !
Oh ! Écoutez la foudre des sommets ?

Je vous envie ! Je vous suis comme un frère.
Emplissez mes mains d'eau d'argent légère.
Je veux mourir, la brume sous mes pieds.



Agneaux bouclés ! Pelouses blanches !
Verdeurs !
Vertiges bleus ! Cabane en planches !
Hauteurs !

Dites aux bergers que je suis
poète,
et que je veux garder, la nuit,
les bêtes !

Adieu Martin ! Adieu Bergère !
Allez !
Creusez le ciel, ô pauvres êtres
sacrés.

Bélez brebis ! Planez autour,
vautours !
Perdreaux blancs ! Rouges-gorges ! Autours !
Amour !



Le blé bleuit, les foins roux sont fauchés.
La Fête-Dieu, sur la verte jonchée,
s'est arrêtée aux reposoirs dorés.
Et la clochette a clairement tinté,
quand l'ostensoir aveuglant s'est penché
vers le parfum des frondaisons d'été.

Oh! Les enfants de chœur qui sur les mousses
agenouillés, pareils aux pavots rouges,
semaient la pluie des pétales de roses
sur la fraîcheur des joncs aqueux et moussus,
sur le pavé où faisaient un remous
les drapeaux d'or des blanches enfants douces!

Encens fumants comme des caramels,
lys qu'on dirait en faïence céleste,
vierges d'argent, épis artificiels,
cantiques clairs qui allez dans le ciel,
n'êtes-vous pas ce que l'humble sincère
a de plus beau pour le Dieu qu'il célèbre?



Le mauvais temps se fait encore sentir.
Que sur la meule, embêtante est la pluie !
Faudra-t-il donc voir tout le foin pourrir ?
Jean de Noarrieu a préparé ses lignes.
De grand matin, il traverse la vigne,
va au vivier rouillé et couleur d'huile.

Dans ce vivier sont des tanches trapues.
Ah ! Quelle joie quand le bouchon bascule
lourdement sur l'eau dormante et feuillue ;
quand, tout à coup, il file en glissant sur
l'eau. C'est alors que le pêcheur est sûr
que le poisson a le fer dans la gueule

De Noarrieu tire à lui. La canne plie
comme un arc. La tanche raidit le fil
qui scie l'étang où du soleil blanc luit.
De brusques coups de queue secouent la ligne.
On voit sursauter des éclairs de cuivre.
La tanche enfin étouffe sur la rive.

Pour le goujon, la pêche est plus menue :

au bord du gave, une ligne tenue
au bout de quoi flotte, à peine, une plume ;
des vers gardés dans la mousse qu'allume
une lueur de soleil en verdure ;
un hameçon très fin et très pointu.

Jean de Noarrieu, quand sa ligne est posée
sur un rameau d'aulne bleu de la berge,
sent s'élargir son cœur à contempler,
presque à niveau de ses yeux imagés,
la nappe d'eau qui cogne les rochers,
et tourbillonne, et s'épand violette.

Verdures d'eau, que vous me reposez,
vous qui poussez parmi les sables frais,
par les chansons des merles égayées,
par les lueurs profondes reflétées,
par le vol bleu des martins effleurées,
par des coléoptères argentées !



C'est le mardi qu'à la ville voisine
est le marché. Jean attelle sa bique

à la carriole et va avec Lucie
aux provisions. La jeune fille a mis
sur ses cheveux un beau foulard cerise,
et son corsage au foulard assorti.

De grand matin, ils longent les haies mouillées,
le fouet claquant au-dessus de leurs têtes,
sous la pluie drue des sentiers en rosée,
parmi l'éclat des églantiers célestes,
dans le frisson des toiles d'araignées,
au chant léger des mésanges baignées.

Belle journée, ô vide de l'azur !
Les sentiers sont des ruisseaux de verdure.
Les églantiers haussent vers la voiture
leur cœur de miel où l'aube bleue a plu.
Jean de Noarrieu borde la couverture,
car il fait frais, sous Lucie ronde et dure.

Ils passent le pont léger du torrent
d'un vieux petit moulin tourbillonnant
tout fait de mousse et de rire d'argent,
d'un torrent joli comme en un roman,
plein de cresson et de soleil tremblant
et de cailloux sur des cailloux roulant

Il rebondit. Ils voient et ils entendent
le frisson clair dont tremble l'eau courante.
La roue, chargée de mousse transparente,
ruisselle et brille, comme brille au printemps,
quelque vallée d'émeraude et d'argent
dans l'azur creux de Bigorres riantes.

Parfois, le parc d'un vieux domaine dresse
sur son mur d'escargots, dans les lauriers,
le sang vivace et grimant des rosiers.
Ils voient passer la loge du portier,
ils voient passer les bambous effilés,
ils voient passer la grille séculaire.

Puis, c'est un bois où s'entend un pivert.
Jean de Noarrieu songe à la palombière
que, dans ce bois, et sur d'énormes chênes,
il a construite l'année passée.
C'est là que Lucie, l'octobre dernier,
lui apportait, à midi, son déjeuner.

Il se souvient d'un jour sombrement chaud
où elle y vint, tout en moiteur et rose,
et où il la prit ainsi qu'un abricot,

tandis que dans les vagues des rameaux
ils entendaient gémir vers les appeaux
le vol brutal des palombes d'automne.

— « Te souviens-tu ? » dit-il à la Lucie.
Elle sourit, offrant sa bouche en fruit
plus fraîche que le noyer à midi,
quand il épand ses œufs verts sur le puits,
plus rouge que, dans l'eau bleue des épis,
le corail des coquelicots fragiles.



Le printemps va finir, voici l'été.
Je suis soucieux. Les choses projetées,
dites, ô mon Dieu, s'accompliront-elles ?
Permettez-vous que l'on cueille le blé ?
Permettez-vous que Lucie soit fidèle ?
Permettez-vous que mon œuvre soit belle ?

Je suis soucieux. Je regarde en arrière.
Y a-t-il moins de fraises, dans la clairière,
là où sont coupés, dit-on, les lauriers ?
Je le croirais. Pourtant, mon Dieu, c'est vrai
que mon enfance a passé, a passé,

et que mon cœur n'est plus aussi léger...

Dans le calme où Jean de Noarrieu habite,
mon Dieu, laissez, puisque l'été arrive,
que le bonheur et la bonté s'abritent ;
que les nuits bleues où la Lucie gémit
en s'endormant aux bras de son ami
ne soient troublées que du bruit des souris.

Et que pour eux le bel été éclate.
Que l'aile bleue des midis écarlates
les mène encore sous de plus noirs ombrages,
au bord des eaux où sur l'épais feuillage
des bouillons-blancs, des calthas, des bardanes,
la libellule endort son vert métal.

CHANT TROISIÈME

Jean de Noarrieu dételle chez Etienne
qui est l'hôtel des hobereaux qui viennent
au marché faire, comme on dit, leurs affaires.
La plupart ont la physionomie gaie.
Ils s'en vont chez l'avoué, chez le notaire,
ou au forail, ou chez l'apothicaire.

Quelques-uns ont des fleurs à leur jaquette.
Et l'on dirait, tant ils ont l'air honnête,
que le parfum des potagers leur reste.
D'autres encore ont de petites vestes,
et des huseaux bien nettoyés qu'ils fouettent
légèrement avec une baguette.

- « Avez-vous eu un grand mal à vos vignes ? »
- « Depuis deux ans, le mildiou les décime. »
- « Et le maïs ? » — « Il est assez joli. »
- « Je suis venu pour vendre deux génisses. »

— « Venez-vous prendre un vermouth ? » — « Faisons vite, il faut que j'aille ensuite à la mairie. »

— « Tiens ! Et comment allez-vous, Monsieur Vial ? »

— « Très bien, merci, curé. Et vous ? » — « Pas mal.

Je vais changer un couple de canards

et acheter un peu de mort-aux-rats.

Ma gouvernante nourrit trop bien mes chats. »

— « Il n'y a pas que vos chats... Ça se voit. »

Et les chars lourds cahotent, ébranlés.

Et deux bœufs qui ne sont pas attelés,

mais qu'une barre, aux cornes, tient liés,

se roidissant voudraient se détacher :

on les dirait, l'un sur l'autre arc-boutés,

le mufle haut, l'œil sanglant, pétrifiés.

Et les corbeilles des marchandes s'étalent.

Et les poulets qu'on porte par les pattes

semblent des fleurs à la crête écarlate.

Le ciel torride enfin, se bombe, éclate

comme une pervenche dont le vaste pétale

enfermerait l'horizon et les toits.

Et, dans l'odeur de vin flétri, de viande,

de sardine en baril et de pain rance,
dans la lueur des cornes du forail,
dans la rumeur torride des sonnailles,
éclate, net, aigu jusqu'aux entrailles,
le cuivre en feu d'un arracheur de dents.



Ce n'est point que Juin ait de grands marchés.
La fenaison, le maïs à sarcler,
le sulfatage, à quoi sont occupés
les paysans, les auront empêchés
de venir en foule transactionner.
Jean de Noarrieu est allé déjeuner.

Quant à Lucie, dessous les marronniers
d'un vieux petit jardin public désert,
soucieuse et douce elle s'assied.
Il est midi. Elle sort d'un panier
quelques œufs durs qu'elle se met à manger
sur son mouchoir de poche déployé.

Que dit son âme ? Ah ! Mystère et mystère...
On ne saura jamais sur cette terre,

ni les savants, ni les plus grands poètes,
ce qui se cache au fond du cœur de celle
en qui tu crois, et qui croit qu'elle t'aime,
et qui ne le sait pas bien elle-même...

Qui attend-elle au fond de ce jardin
où une guêpe bourdonne au laurier-tin ?
Son œil épie une chose incertaine,
tandis qu'on voit, qui saignent dans sa main,
d'une groseille aigre les âpres grains
qu'elle cueillit au verger ce matin.

Il semble qu'elle attende. Et elle attend.
Elle rougit. Un jeune paysan
s'en vient vers elle, à pas comptés, tenant
une gaule et quelques fleurs dans sa main.
— « Bonjour, » dit-il. Lucie plus rougissante,
répond : « Bonjour. » Il s'assied sur le banc.

— « Je pensais bien, dit-il à la Lucie,
vous trouver là, sur ce banc, aujourd'hui.
Je suis revenu seulement jeudi.
J'ai été à Barège. Et Lucie dit :
« Eh bien ? L'avez-vous vu ? Comment va-t-il ?
Pourquoi ne m'a-t-il pas encore écrit ? »

Et le paysan lui répond : « Je l'ai vu.
Il a ses brebis dans les pauvres huttes
qui sont en bas du col du lac d'Assu.
Et il vous aime bien, je vous assure ;
car il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu.

Et il m'a dit : « Voilà des fleurs pour elle. »
Et le paysan lui tend des fleurs fanées,
les pauvres fleurs qui hantent les sommets,
les édelweïss, ces fiancées des neiges,
et la gentiane et les roses daphnés.
Et la Lucie pleure sur le bouquet.

Elle lui dit : « Lorsque vous l'avez vu,
où était-il ? Et comment est sa hutte ? »
Il lui répond : « Il était au-dessus
d'un grand rocher, auprès du lac d'Assu...
Mais il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu. »

— « Pauvre Martin ! fait-elle... Et la Bergère,
la brave chienne, l'avez-vous vue ? » — « La chienne,
elle a été malade au mois dernier.

La neige l'a roulée dans la raillère.
Elle avait eu la patte sous les pierres.
Elle est guérie. Martin l'a bien soignée. »

— « N'a-t-il pas froid, la nuit, dedans la hutte ? »
— « Ils ont du feu. Il y a de la brume.
Les ours ont peur lorsque les branches brûlent. »
— « Est-ce qu'il m'aime ? En êtes-vous bien sûr ? »
— « Oui. Il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu. »



Et, au retour, la Lucie met dans l'eau
les fleurs. Et Jean de Noarrieu lui dit : « Oh !
qu'elles sont belles ! Dis-moi d'où elles sortent ? »
Et la Lucie rougit et dit : « Tantôt
une fille, au marché, m'en fit cadeau ;
elle les a cueillies sur le coteau. »

Et Jean, soudain, regardant les gentianes,
les édélweïss, les daphnés rose-pâle,
sent que son cœur se tord et lui fait mal.
Et il lui semble que sa gorge se casse.

Et il répond d'une voix sèche et basse :

« Lucie, ces fleurs sont des fleurs de montagne. »

Et elle dit : « Il y en a aussi
sur le coteau où est la métairie
dedans laquelle habite mon amie. »

Et, en mentant, encore elle rougit.

— « Ce sont des fleurs de montagne, te dis-je !

Elles ne mentent jamais à leur pays. »

Lucie se tait. Silencieusement,
et tristement, tristement, tristement,
Jean de Noarrieu jette de temps en temps
une bouchée à Médor bien content,
qui fait claquer ses mâchoires gourmandes.
Que le premier soupçon est faux, souvent !



Ce fut la canicule de Juillet :
les stigmates des maïs s'argentèrent,
et leurs étamines se desséchèrent.
Le geste rond dont on étend le blé
avec la faux au râteau attachée

sonna dans le tremblement du soleil.

La faux qui pousse un clair gémissement
rasa le blé et les liserons blancs,
la salicaire et le chardon volant.

La chaleur fit crépiter dans les champs
la paille creuse, aiguë, ronde et brisante.
Et éclata la cigale grinçante.

Son cri prit feu, soudain, comme la poudre,
se continuant d'arbre en arbre, et toute
la plaine bleue courbée sur le blé roux,
à l'heure de la sieste où rien ne bouge,
fit ce sifflement qu'entre ses dents pousse
un enfant qui excite un chien sur la route.

Tout, hors ce cri déchirant, fit silence.
Un jour seulement, sur la route blanche,
interrompant l'après-midi brûlant,
le triste et sourd et grave frappement
d'un tambourin, dont jouait un mendiant
qui montrait un pauvre ours, éveilla Jean.

Et, entr'ouvrant la fenêtre, il vit l'ours
qui dansait, plus poussiéreux que la route,

et il vit l'homme avec sa chéchia rouge,
et la gitane au déhanchement souple,
le coude au flanc pour demander un sou,
les dents serrées, les narines farouches.

Jean vit Lucie en bas. — « Donne deux sous
à cette femme-là, pour leur pauvre ours? »
— « Ah ! non ! » fit-elle. Il s'étonna. Toujours
elle donnait aux pauvres sur la route.
Elle reprit : « Qu'ils aillent se faire foutre !
Martin m'a dit : les ours sont mauvais bougres ! »

Jean de Noarrieu se tut, mais il donna
les sous lui-même, et puis il caressa
l'ours poussiéreux qui, en pleurant, dansa.
Et les mendiants et leur ours misérable
s'en furent, et Jean, revenu dans sa chambre
songeant aux mots de Lucie, s'attrista.



Cette nuit-là, Lucie à son côté,
la fenêtre ouverte à ce souffle frais
qui vient du sommeil du figuier épais,

Jean tend son front à ce moite baiser
du clair de lune à la douce baignée.
La Lucie dort, ronde comme un bébé.

Et, respirant longuement sa douleur,
il se souvient de son âge à sa fleur.
La lune avait jadis cette lueur
qu'il emplissait avec tout son bonheur.
Il a fallu seulement quelques heures
pour le détruire et tuer la douceur.

Pourtant la nuit est si tranquille au loin !
Il sent bouger l'odeur des derniers foins
qui engourdit et caresse ses mains,
cependant que, trempées par le serein,
agenouillées comme des pèlerins,
les gerbes de blé attendent le matin.

Gonflés et purs les seins de Lucie luisent.
Quant l'aube vient, fumeuse et endormie,
Jean de Noarrieu regarde son amie.
C'est l'heure trouble où les choses blanchissent
comme un brouillard, dans la chambre où se glisse
le point du jour aveugle, opaque et triste.

Il se demande : A quoi donc rêve-t-elle ?
Puis il se dit : Comme elle est dure et belle...
Peut-être bien que c'est moi seul qu'elle aime...
Mais bientôt, il ressonge aux fleurs-de-neige,
et se dit que, par quelqu'un de Barèges,
Martin à Lucie les a envoyées.

Alors, il songe à la claire montagne
où les bergers vivent dans les cabanes,
au marbre pur où bruinent les cascades
sur les iris d'acier et les gentianes,
et aux brebis, à Bergère et à l'âne,
et à la vie belle et douce des pâtres.

Et il se dit : Ils sont plus beaux que moi.
N'est-il pas naturel que Lucie soit
celle qui aime un pâtre au fond des bois ?
Qui je suis, Lucie ne le comprend pas.
La poésie que j'ai rêvée gâta
toute ma vie. Ah ! Qui donc m'aimera ?

— « Tu dors ? » demande-t-il tout doucement.
Et la Lucie s'éveille en s'étirant.
Et il la prend dans ses bras mi-dormante.
Et elle aussi le presse tendrement.

Il ne la questionne point, se disant
que le soupçon est indigne et méchant.

Et, quand il met sa gorge sur sa gorge,
posant sa lèvre à cette nuque d'orge,
et lorsqu'il sent que se cabre ce corps,
dont il jouit soudain jusqu'aux sanglots,
il ne croit plus aux soupçons de tantôt
qui s'en vont, alouettes, dans l'aurore.



Si l'aconit est bleu
comme tes yeux ;
si la cascade est vive
comme ton rire ;

si tes jambes sont lisses
comme les buis ;
si tes cheveux sont comme
les toits de chaume ;

si ta gorge est pareille
à ce soleil

qui réchauffe le marbre
où dort un pâtre :

Pourquoi ne vas-tu pas
à la montagne
qu'étourdit, le matin,
l'odeur du thym ?

Va-t'en, ô ma Lucie,
sur les réglisses,
sur la pelouse où glisse
une génisse.

Quitte la pauvre plaine.
Va vers la neige
où Martin et Bergère
ont leur chaumière.

Va-t'en. Mais reste. Vois,
je souffre tant...
Mais que suis-je pour toi ?
... Lucie, va-t'en...

Va-t'en où Dieu t'envoie,
si c'est ta voie.

Va-t'en, et laisse-moi
seul au village.

Ce ne sera plus toi
auprès de moi.
Le puits ne pleurera
plus sur tes bras.

Oui, la fontaine qui
coule aux prairies
te donnera l'oubli
de mon vieux puits,

et le son des clarines
qui se balancent
te donnera l'oubli
de ma souffrance.



La batteuse, pareille au bruit du vent
qui s'enfle, qui s'apaise et qui reprend,
s'est tue. Dans l'ombre carrée de la grange,
on voit le chien et le petit enfant

du métayer sur le ventre. On entend
le ventilateur frapper le froment.

Jean de Noarrieu est assis sur un banc,
dans le jardin. Il fume lentement
sa pipe de bruyère en regardant
les touffes de belles-de-nuit dormantes,
les ricins bleus, les prunes transparentes
qu'un sucre d'or fendille en les poissant.

Oh ! Fin d'après-midi ! quand la lueur
du jour trop chaud se veloute et se meurt
sur le mystère triste et beau des fleurs.
On sent je ne sais quoi qui prend le cœur.
On sent qu'alors on mourrait de bonheur,
si l'on n'avait toujours quelque douleur.

Perron d'amour où sommeillent les poules !
Jardin doré de vert où le jour coule !
Portail fendu d'azur, orné de boules !
Toit du grenier où le pigeon roucoule !
Oh ! Dites-moi quel est le pays où le
bonheur existe et où rien ne le trouble ?

Jean de Noarrieu se lève et il s'en va

vers la grange où l'on coule dans les sacs
le flot du blé qui se ride et se tasse.

Lucie est là, les pieds nerveux, qui passe
aux travailleurs du vin dans une tasse.

Dans ses cheveux, il y a de la paille.

Elle s'agite, elle rit, presque nue
dans une robe en toile où elle sue.

Et, un moment, courbée sur la mesure
de blé liquide où plongent ses bras durs,

la croupe haute, à genoux et tendue,

Jean a envie de la mordre à la nuque.



Les sacs comptés, les gens du métayage
font leur repas : du veau et du fromage.

Les bœufs patients, dépouillés des feuillages,
ruminent dans la fraîcheur de l'étable.

Et c'est la paix, c'est la fin de l'ouvrage,
et l'âpre vin qui brille sur la table.

C'est la Lucie qui, alerte, les sert.

Un vieux paysan à figure rusée,

qui a soixante-dix ans, encore vert,
coupe son pain et plaisante avec elle.
Et il lui dit : « Une jolie femelle
ainsi que toi a besoin d'un beau mâle. »

Elle lui répond, sans s'intimider :
« Est-ce que vous voudriez essayer ? »
Il répond : « Oui. » Lucie, sur la croisée,
prend un morceau de roseau encore frais
dont le paysan se sert pour s'appuyer,
et elle dit : « Voilà pour vous aider ! »

Tous rient. Et Jean, assis sur l'escabeau,
riant aussi, plaisante le bonhomme
qui, lentement, coupe et mange son veau.
Le soleil bas filtre par les carreaux,
éclairant les profils durs, les couteaux,
et la herrade en feu que glace l'eau.



Et, tous partis, Jean dit à Lucie : « Viens ? »
Elle s'assied sur lui, sous l'âtre éteint,
et, de ses bras, le caresse et l'étreint.

Il met la joue doucement sur les seins
de la paysanne dorés comme du pain.
Et un grillon chante dans le pétrin.

Dehors, la nuit coupe la lune claire.
Les arbres sont de l'ombre plus épaisse,
une ombre si épaisse qu'on dirait
qu'ils ont en eux l'ombre de la journée,
et que cette ombre en eux s'est retirée
pour y dormir jusqu'à la matinée.

Quel silence d'amour que n'interrompt
que le grésillement du crapaud qu'on
entend sous quelque pierre du perron...
La lune, à travers le catalpa, monte.
On distingue ses continents que ronge
une lumière où s'endorment des songes...

Le jardin prie. On sent battre le cœur
des pêches dans le silence de Dieu.
Elles sont duvetées comme la lueur
des joues éclatantes de ces danseuses
qui, à Laruns, pareilles à des fleurs,
se déploient en lentes rondes paresseuses.

Les fruits pèsent davantage la nuit.
La nuit semble s'appuyer sur les fruits.
Ils s'inclinent comme Jean et Lucie.
On aime en tremblant. Les baisers finissent
plus lentement, comme ces rondes rides
que sur l'eau font naître et mourir les brises.

Et les étoiles se lèvent une à une.
Et Jean, au milieu des vitres obscures,
les voit briller, blanches, jaunes et pures.
Au sud, lentement, se traînent des nues
gonflées d'orage qui, parfois, sur la lune,
passent un instant puis la laissent nue.

Et la Lucie sommeille. Elle se penche
de plus en plus. Son épaule luisante
jaillit de sa chemise grossière et blanche.
Lui, incliné sur elle, longuement
respire ces cheveux gonflés qui sentent
l'aigre odeur du froment mûr et la menthe.



Ce fut, je crois, le lendemain matin

que le facteur qui a dans une main
un bâton de buis à cause des chiens,
remit à la Lucie, dans le jardin,
la lettre qu'elle attendait de Martin.
Elle la cacha dans ses petits seins.

Et quand Jean de Noarrieu s'en fut allé
chasser la caille qui dort, lourde de graisse,
parmi la menthe et parmi le millet,
dans la torpeur des chaumes roux brûlés
Lucie ouvrit avec des doigts tremblés
cette enveloppe qui venait de Barèges.

Il lui disait: Je vous aime. Il disait
sa solitude, sa vie sur les rochers.
Et le troupeau, et son croît, et le lait.
Et la location coûteuse des prés.
Et les discussions, et les procès,
et le code civil qu'il épelait.

Et sa famille, et sa mère qui avait
la paralysie, et qui habitait
à Laruns, chez Saint-Jean, le frère aîné.
Et que pour la fête il était allé
voir sa mère, deux jours, ayant confié

ses brebis à un pâtre de Barèges.

Il avait vu les danses, les costumes,
la course à pied et les vieilles coutumes :
« J'ai acheté un châle pour vous, la Luce. »
Sa lettre était grande comme la brume,
quand elle flotte au bas du lac d'Assu
sous les troupeaux plaintifs et suspendus.



Elle écrivit sa réponse à Martin.
Elle disait tous les soins du jardin
où elle était, lorsque l'autre matin
le facteur lui avait remis à la main
la lettre attendue, à cueillir du thym,
et à choisir des grappes de raisin.

Elle disait : Le maître est toujours bon.
Il est juste. Il donne tort ou raison
à celui qui vient en consultation.
Il n'y a pas de maître de maison
aussi bien que lui pour tous ceux qui ont
besoin, et qui n'ont pas eu de moisson.

Elle parlait de ses économies
pour l'époque où il faudrait s'établir.
Serait-ce à Barège ou à Gavarnie ?
Ou bien encore à Laruns ? Iraient-ils
retrouver la vieille maman infirme ?
Elle soignerait la paralysie...

Qu'il ne fallait pas non plus que le maître
se doutât qu'il lui écrivait de Barèges,
parce que le maître avait besoin d'elle
pour surveiller les travaux de la ferme,
et qu'il pensait que pour se marier
elle devait attendre quelques années.

Elle écrivait : On m'a remis les fleurs
que vous avez cueillies sur la hauteur.
Il ne faut plus m'en envoyer, car leur
espèce n'a pas la même couleur
que celles de la plaine, et que monsieur
pourrait penser que j'ai un amoureux.

Elle écrivait : On dit qu'avec un âne
ou peut gagner un peu à la montagne.
On conduit, dessus, à la promenade,
les riches messieurs et les riches dames.

A Barège, il y a beaucoup de malades.
Je vous remercie beaucoup pour le châte.

Et cette lettre était soucieuse et belle.
On ne sait pas ce que Dieu nous réserve,
lorsque, poussés par l'instinct paternel,
nous allons, deux, dans la même chaumière.
La femme alors, qui doit devenir mère,
se fait plus grave et songe à la misère.



Au fond du bois frais, sur la mousse vive,
Jean s'est assis, fatigué de poursuivre
des perdreaux dans la fougère et la tuie.
Médor halète, et sa langue va vite.
Jean se met à genoux et boit, avide,
à la source où l'eau claire semble vide.

L'odeur de l'eau est douce dans les lierres
qui, aussi verts qu'une herbe peut être verte,
se mirent jusqu'au fond de la fontaine.
Cette verdure y est si bien reflétée
qu'on jurerait une fenêtre ouverte

sur un ciel clair de lierre et de fougères.

Quelle joie, les mains à plat sur la terre,
de boire, le nez enfoui dans l'eau claire,
de rafraîchir la brûlure de fièvre
que l'après-midi tremblant fait aux lèvres
du chasseur suant et plein de poussière
qui a posé son fusil contre un chêne !

Qu'importe, dans le bois plein de lumière,
d'azur, d'eau creuse et de bourdons d'abeilles,
qu'importe sur les mousses en soleil
plus mordorées que des coléoptères,
qu'importe, dans l'ombre bleue des clairières,
ce que Lucie a pu ou ne pas faire ?

Qu'importe, si la vie est magnifique ?
Si les paysans effeuillent et éciment
les flots dorés des épis de maïs ?
Si, près du chien, une petite fille
rit et s'amuse avec la fiole vide
que le lait de la bonne vache a rempli ?

Qu'importe, si les faneurs de regain
n'ont pas la pluie à craindre pour demain ?

Qu'importe, ô Dieu, si au bord du chemin
l'estropié peut s'endormir sans crainte,
qu'importe que la Lucie et Martin
aient pu s'aimer dans le vaste jardin?

CHANT QUATRIÈME

Le vignoble a peu donné, les vendanges
n'ont pas été comme lorsque les chantent
les peintres et les poètes de septembre.
On n'a pas vu, comme une forêt d'ambre,
mûrir les ceps, ni les chapeaux qui tremblent,
ni les retours des cuves odorantes.

On n'a pas vu l'automne rougeoyer,
ni entendu celui qui a vendangé
laisser mourir sur la paix des bruyères
son grave chant qui se traîne et se mêle
à la fumée bleue et âcre des herbes,
cette fumée qui a l'odeur de l'hiver.

Jean de Noarrieu, en flânant et chassant,
a vu, du haut des coteaux, dans les champs,
des êtres groupés mystérieusement :
les cueilleurs de maïs qui, en silence,

semblent filer un invisible chanvre
sur les quenouilles des épis cassants.

On les voyait, par groupes de six ou sept.
De loin on eût dit qu'ils se consultaient
sur l'avenir des grains, fils de la terre.
Et Jean de Noarrieu se souvenait
de la semaille, en ce beau jour de mai,
où, la laissant tomber, Lucie priait.

Ainsi, la terre enceinte de cinq mois,
avait gardé ce dépôt. Et voilà
qu'elle rendait l'intérêt à la fois,
servante rugueuse et de bonne foi !
servante voûtée que Dieu nous envoie,
qui donne beaucoup et qui peu reçoit !

Et la résignation aux travaux
vers le bonheur jamais atteint de l'homme
semblait planer sur ces maïs d'automne,
sur les labours comme des torchons d'ocre,
et sur les bœufs paissants qui interrompent
leur broutement pour dévisager l'homme.



Octobre passé au sommet des chênes
dans la fureur berceuse des averses!
Et le vin blanc que le palombier verse!
Et sur le pain la sardine salée!
Et le vent qui gémit, qui se déchaîne,
et puis se meurt dans les cimes qu'il berce!

Les voilà. — « Chutt! Faites bien doucement? »
Au milieu du silence l'on entend
les appeaux dont l'aile fait un frappement.
Puis, lentement, un long roucoulement
s'élève auquel répondent dans les branches
les oiseaux pareils à des fruits pendants.

— « La voyez-vous? Sur quelle tirez-vous? »

— « Et vous? » — « Chutt... » — « Moi? sur celle de
[dessous. »

— « Y êtes-vous? » — « Oui. » — « Un, deux. » Un seul coup
de fusil, dirait-on, ébranle tout.

L'air siffle, fouetté par les ailes souples.

— « Ah! Ah! quelle chance! J'ai fait coup double! »

Et, au pied des chênes environnants,
les beaux oiseaux d'ardoise couverts de sang
battent le sol, tandis que, gémissant,
un pauvre appeau continue seul son chant,
son triste chant si funèbre où l'on sent
mourir les bois et bruiner novembre.

Les palombiers rechargent leurs fusils,
les vieux fusils qui datent de l'Empire.
Ils mesurent la poudre, lents et tristes,
dans leur main creuse. Et l'on entend le bruit
des grains de plomb qui chantent quand ils glissent
dans le canon brillant, sonore et lisse.

C'est que, pour eux, chaque coup doit tuer.
La poudre est chère. Il faut se rattraper.
L'un dit : « J'ai la vache malade à crever.
Je lui ai donné du vin chaud sucré. »
Et l'on sent bien, dans ces mots attristés,
comme il a peur de voir mourir la bête.

Jean de Noarrieu laisse entrer dans son âme
le mois d'octobre qui l'attriste et la calme.
Il voit houer au loin les cimes d'arbres,
et, quand le vent pluvieux d'ouest fait rage,

on sent, pareille à un bateau qui tangué,
se balancer en grinçant la cabane.

Il aime cette rêverie qui endort,
ette tristesse des arbres qui se dorent.
Parfois sa main caresse quelque appeau
qui, les yeux épinglés, semble mort
sur la raquette où ses pieds liés posent,
couverts de fiente et meurtris par la corde.

Et c'est ainsi jusqu'à la nuit venue.
Rien ne trouble la vie que, dans les nues,
parfois, le vol flexible et lent des grues
qui se déroule et crie rauque et aigu,
et flotte, et tourne, et ondoie au-dessus
des prés d'automne épaissis par la brume.



Jean de Noarrieu, dans la bibliothèque,
s'attarde à lire et aussi à rêver.
C'est la saison où les bouffées d'hiver
soufflent déjà dans les poussières aigres.
Sur le Rousseau aux gravures fanées,

un jour verdâtre filtre par la croisée.

Doucement, Lucie apporte la lampe.

Il est six heures et l'on entend le vent
qui geint, en colère, et qui siffle aux fentes
du manteau de la cheminée, et enfle
sa voix, puis s'apaise, puis recommence.
C'est l'automne fou et rouge qui chante.

On a entendu une flûte. Bientôt
les bergers s'en reviendront car, là-haut,
les Pyrénées vous paraissent plus proches.
Elles ont l'air terrible, triste, rauque,
et l'on dirait que, sur leurs neiges jaunes,
une nuit longue et effrayante tombe.

Jean de Noarrieu dit : « L'hiver sera froid.

Il a beaucoup neigé sur la montagne. »

Lucie répond : « On quitte les cabanes. »

Jean de Noarrieu fait un sourire grave.

Il dit : « A-t-on bien nettoyé la grange ? »

Elle répond : « Oui. Il y a un mois... »

Et elle dit : « Martin a dû quitter Barèges,
et j'ai fait faire une niche à Bergère,

et tout est prêt pour recevoir les bêtes.
J'ai surveillé la grange et la litière.
Ils ne tarderont plus à arriver.
Voici déjà : le brouillard est épais. »

Jean de Noarrieu, sous la lampe qui tremble,
un coude à la table, un poing à la tempe,
fixe au plafond les ombres de la chambre,
puis regarde la Lucie et lui prend
la main, sans lui rien dire. Et elle sent
son cœur inquiet battre dans le silence.

Jean frissonne et sent monter son chagrin.
Sa gorge est sèche. Ses pleurs, il les retient.
Dans la main de Lucie tremble sa main,
par secousses, comme un sanglot qui vient.
Mais, courageux, il se reprend soudain,
se lève et dit : « Donne à manger au chien. »



Et maintenant les troupeaux revenaient,
fuyant l'ombre mystérieuse des neiges.
On entendait la plaine et la vallée

s'emplir du bourdonnement désolé
des clarines sombres qu'accompagnaient
les piétinements précipités.

Et les enfants qui allaient à l'école,
dans l'aigre vent de la tombée d'automne
voyaient venir sur la route monotone
l'âne au collier de bois et le chien jaune,
les parapluies et les bidons qui sonnent,
et le berger pensif et les moutons.

Sous le troupeau ennuagé du ciel,
il conduisait le troupeau de la terre.
D'un geste large et rond il étendait
son long bâton, comme s'il bénissait
les brebis donneuses de laine et de lait.
Et tout à coup, son chien, il le sifflait.

Et alors, l'être fidèle entre tous,
le chien, aux yeux fixes et pleins d'amour,
celui qui aime l'homme sans détour,
celui qui se nourrirait de cailloux
lorsqu'il a pour maître un mendiant des routes,
le chien, mordait les brebis en déroute.

On le voyait. Il dressait les oreilles.
Puis, immobile et les yeux pleins de braise,
prêt à bondir sur les retardataires,
il surveillait le troupeau de côté.
Et le troupeau passait, passait, passait.
Et sa rumeur divine se perdait.

Et c'est ainsi qu'un jour, vers la Toussaint,
Jean de Noarrieu, assis dans le jardin,
entendit s'ouvrir le portail qui grince.
Et le moutonnement des bruits d'airain.
Et les cris de la Lucie. Et les chiens
dans le ciel gris, avec, debout, Martin.

Et Jean pleura. Et les brebis boiteuses
penchaient la tête, sous le souffle de Dieu,
dans l'âcre automne aux rivières brumeuses.
Et Médor flairait Bergère, la queue
au ventre. Et elle grommelait, hargneuse.
Et l'âne étalait ses oreilles creuses.

C'était si beau que, au seuil de la grange,
Jean de Noarrieu s'arrêta un instant,
la gorge serrée, et le cœur battant

comme les cloches du troupeau traînant.
Et la Lucie, joyeuse et rougissante,
criait : « Martin est là ! Ouvrez la grange ! »

L'ombre s'ouvrit. Une à une les bêtes
se pressaient, galopantes, vers les crèches.
Sous leurs cils blancs luisaient leurs yeux dorés.
Et des agneaux nés en route suivaient.
L'un, trop jeune encore pour pouvoir marcher,
comme une loque, au flanc de l'âne, pendait.

Les poules gloussaient, la tête mobile,
ouvrant leurs yeux ronds de côté, craintives.
L'une sur son dos portait un petit.
Et Jean de Noarrieu voyait la Lucie
trembler de joie près du pâtre immobile
qui regardait au loin vers les collines.

Elle haletait un peu, les joues rouges
comme une grenade ou de la farouche,
levant vers lui ses yeux, son nez, sa bouche.
Ses dents riaient, elle frissonnait toute.
Et elle était comme après une course,
quand, le cœur plein d'air trop vif, on étouffe.

Jean de Noarrieu soudain sentit en lui
passer toute la beauté de la vie.
Dans ses cheveux un souffle froid frémit.
Il s'approcha de Martin et sourit.
Il se sentait comme un roi pacifique
régnant enfin sur l'empire conquis.

« Bonjour, Martin ! » L'autre dit : « Bonjour, maître ! »
Il prit la main calleuse du berger.
Et puis il dit : « Lucie, viens embrasser
celui à qui je veux te marier ? »
La douce vie emplissait le verger
où des moineaux, vers l'hiver, pépiaient.

Ainsi fut fait. Et quand, vers le vieux puits,
Jean de Noarrieu se retourna, il vit,
la bouche rouge et riante, une fille.
— Tiens, se dit-il, comme Jeanne a grandi !
Et il fixait avec des yeux surpris
une enfant brune et tendue comme un fruit.

C'était la fille aînée d'un métayer.
Elle portait sa cruche sur la tête,
un sein dressé par l'effort qui haussait

son frais bras courbe à la cruche glacée.
Ses mollets ronds et fermes se touchaient,
et, hardiment, elle lui souriait.

1901.

EXISTENCES ¹

(1900)

Et c'est ça qui s'appelle la vie.

F. J.

(1) Cette œuvre avait été annoncée sous le titre : POÉSIE.

CHAPITRE PREMIER

Dans la boutique d'un savetier.

LE MARTEAU DU SAVETIER

Je bats le cuir depuis l'aube fumante et rose,
jusqu'à ce que le soir assemble sur les portes
les hommes attendant que la soupe se taise
dans le pot charbonneux, lorsque noircit la braise.
C'est l'heure où l'on allume la chandelle qui fait
bouger des carrés d'ombre aux angles du buffet.
Je vais dormir, jeté auprès du pot de poix,
et parmi les lacets, les clous et les semelles.

LA CRUCHE

Tiens... le marteau se tait. La jolie fille va
me porter sur sa tête à la fontaine. Et l'eau
va m'emplir en faisant sonner comme une gamme
mon argile poreuse et rouge qui a soif.

LA CHANDELLE

J'y vois. C'est samedi, puisque les enfants sages
font luire et qu'ils nettoient le pauvre carrelage.
J'y songe : c'est demain qu'est la fête au village.
Le canard est tué, et le chien bien content
va surveiller la broche grasse en se léchant.
Le chat aura des coups s'il saute sur les meubles ;
mais il est rusé, et, seul, il y voit bien
lorsque le monde dort et que je suis aveugle.
C'est étonnant, il ne renverse jamais rien.

LE CHAT

Je suis tranquille et pas tranquille auprès du chien.

LE CHIEN

Si l'on n'était pas là je lui mordrais les reins.

LE SAVETIER

Mélanie, va chercher la bouteille de vin.
Jeanne, va chercher l'eau. Gustave, va, le pain.
On entend la musique. Ah ! C'est le passe-rue

LA MUSIQUE VILLAGEOISE

Le feuillage en juillet est propice à la danse,
Ô filles plus jolies que les pommes luisantes

lorsque dans la nuit bleue la rosée y a plu.
On a mis des tréteaux sous l'orme vermoulu.
Le cornet à piston avec la clarinette
sautilleront demain, ô filles, jolies filles,
pour donner à vos corps plus blancs que des noisettes
l'animation gracieuse des quadrilles.

GUSTAVE

Oh! Voyez les lanternes! Regardez ces lanternes!

LE SAVETIER (à Mélanie.)

Allons, dépêchez-vous. Il faut se mettre à table?
Quoi? Tu n'as pas fini de laver la salade?

UN BOURGEOIS (qui passe.)

Pour cette fête stupide qui me consterne,
ces cochons d'ouvriers mangent tout ce qu'ils ont.
Ils viennent mendier ensuite, s'ils sont malades.
Je les recevrai bien. Et dire qu'ils ne m'ont
pas voulu nommer au conseil municipal.

MÉLANIE

Je vais chercher le vin, j'ai fini la salade...
Monsieur Dupoix qui passe... Il a l'air bien malade.

Le lendemain, dimanche, dans la rue ;
puis chez le savetier.

JEANNE (revenant de la messe.)

Je vais quitter ma belle robe jusqu'à dîner,
et, l'ouvrage fini, je me la remettrai.

PIERRE

Bonjour, jolie fille.

JEANNE

Bonjour, joli garçon.

PIERRE

Tu vas préparer le fricot chez toi. Est-ce qu'on
te reverra cet après-midi sur la place?

JEANNE

Je crois bien ! Mais la mère à la maison m'attend.
Jusqu'à l'après-midi, donc.

LE SAVETIER

Mélanie, va-t'en
chez Lesquerré acheter pour deux sous de glace.

Nous la mettrons à rafraîchir dans la carafe.

LE CHIEN (sur le seuil, levant la tête.)

Ces pigeons en volant ronflent comme des chiens.

Quel dommage de ne pouvoir attraper rien...

(Abasourdi, le chien écouta la fanfare éclater
au loin ; elle sort de l'église.)

Sous la treille du jardin des Larribeau. (M. Dupoix mangeant un canard chez M. Larribeau.)

DUPOIX

Vous avez là, mon cher, un bien joli rosier.

M^{me} LARRIBEAU

Il vous plaît, cher Monsieur? Voulez-vous des boutures?

DUPOIX

Je ne refuse pas, madame Larribeau.
Cette rose vous va si bien à la ceinture.

LARRIBEAU

Nous vous les cueillerons. Vous les emporterez.

DUPOIX

J'aime mieux les emporter une autre fois. Oui.

LARRIBEAU (réoffrant du canard.)

Avez-vous lu les journaux de ce matin, si on a des nouvelles de la Chine?

M^{me} LARRIBEAU

Je déteste

les Chinois.

DUPOIX

Ce sont des sauvages. Sous un prétexte quelconque, on fera bien de les anéantir.

Et puisque l'Old England n'a pu les abrutir en leur faisant fumer leur opium, qu'ils meurent ! Et qu'on razzie jusqu'à leurs dernières demeures !

LARRIBEAU

Comment trouvez-vous ce vin-là ? Il est du crû.

DUPOIX

Excellent.

LARRIBEAU

Je ne t'en offrais pas : en veux-tu, Aline ?

M^{me} LARRIBEAU

A peine. Un tout petit peu. Je crains la migraine.

LARRIBEAU

Vous n'avez donc pas de nouvelles de la Chine ?

DUPOIX

Ils ont tué une quantité de missionnaires.

La description des supplices est atroce.

L'un d'eux, un mandarin, je ne sais plus son nom

— ils ont tous l'air de s'appeler la même chose,

Yung-toung-kang ou Kang-tu ou Kang-tong-kong —

(M^{me} Larribeau sourit.)

DUPOIX

Faisait semblant, dit-on, d'appeler notre armée
au secours de cette quantité de missionnaires.

Mais quand on envoyait à ce fonctionnaire
les soldats en question, il vous les massacrait,
et c'est lui qui faisait tuer les missionnaires.

M^{me} LARRIBEAU

Si c'était encore des missionnaires protestants !

LARRIBEAU

Aline, ta religion est extravagante.

Chez le savetier. (On mange aussi *le* canard.)

GUSTAVE

Je veux le gésier.

LE SAVETIER

Je te fous des coups, si tu parles.

Et ne joue pas comme ça du tambour sur la table !

Tu l'entendras assez, le tambour, tout à l'heure.

Tiens, voilà le gésier.

Mélanie, va donner

de l'eau au canari. Il a l'air d'avoir soif.

La glace est fondue, la carafe devient chaude.

LE MARTEAU

On ne m'a pas touché de toute la journée,

et je ne comprends pas pourquoi. C'est assez drôle.

LE CHAT

Moi seul ai faim. Je souffre. Et on a oublié

de desserrer, depuis bien longtemps, mon collier.

Ah ! Si encore il y avait sur le mur des lézards,

comme autrefois, j'irais essayer de les prendre.
Mais maintenant ils se méfient, et ils se cachent.
J'ai les flancs creux, et les os de mon dos paraissent.
Je voudrais essayer de dormir. Je ne puis.
S'il tombe un peu de pain, c'est le chien qui s'empresse
de l'attraper. Il n'y a pas non plus de souris.

GUSTAVE

La musique, papa ! C'être bientôt la course !

LE SAVETIER

Elle ne commencera pas avant quatre heures.

JEANNE

J'ai vu, ce matin, passer les dix écarteurs.

MÉLANIE

Monein premier avait de beaux bas roses. Il est
le plus fort de tous pour l'écart, mais le plus laid.
Jean Chicoy avait, lui, des bas violets.
Nous irons à la course, papa ? Hein papa ? Dis ?

LE SAVETIER

Non, pas vous, vous n'irez pas. Gustave et moi, oui,
nous irons.

GUSTAVE

Ah ! Quelle chance ! Vous, vous resterez dedans.

LE SAVETIER

Non. Elles se promèneront devant l'arène.

(Mélanie pleure.)

JEANNE

Papa, j'ai deux billets pour Mélanie et moi.
Laisse-nous y aller.

LE SAVETIER

Si tu as deux billets,
c'est différent. Dis-moi qui te les a donnés.

JEANNE

Le sacristain qui n'y va pas, il est en deuil.
Madame Larribeau les lui a donnés à l'œil.

La course des vaches. Elle a lieu sur la place d'armes.

MÉLANIE

Jean Chicoy va se faire attraper par la Noiraude!

LA VACHE

Si je pouvais crever cette chemise rose
et lui tripatouiller les tripes. Houpp!... Manqué!

LE PUBLIC

Bravo Chicoy! Houpp Chicoy! Tiens, voilà des cigares!
A toi, Monein! A toi, Monein! La vache! Gare!

LA DEUXIÈME VACHE

Si je pouvais lui flanquer ma corne n'importe où,
de toutes mes forces, du derrière jusqu'au cou,
et ne pas le lâcher, et le clouer aux planches
de l'arène, et lui faire la figure blanche.
Houpp!... Manqué!

LE PUBLIC

Bravo Monein! Bravo Monein!

DUPOIX

Qui est cette jolie fille, en rose, aux troisièmes?

LARRIBEAU

C'est la fille aînée du savetier... Voyez? La vache refuse de marcher sur l'écarteur.

LE PUBLIC

Hep!

la corde! Uuuuuuuuuuu. Uuuu iii uui uii

A bas la vache! A bas la vache! A bas la vache!

uuuu... uuuuuu uui à l'abattoir! La lâche!

LA VACHE (qui trépigne.)

Ces sifflets sont bien ennuyeux. Et pourtant, c'est ennuyeux de huler pour le rater tout le temps.

LE PUBLIC

A toi, Arthez! Elle part!

ARTHEZ

J'ai froid dans le dos.

Elle est passée!

LE PUBLIC

Bravo! Arthez! Musique? Bravo!

M^{me} LARRIBEAU

Moi, je ferme les yeux lorsque la vache arrive.

LE SAVETIER

Il va arriver un malheur à Canterrive...

LA VACHE

Je l'ai!

(On emporte l'écarteur évanoui.)

LARRIBEAU

Voulez-vous un peu de bière ?

DUPOIX

Non, la bière me fait mal. Du moins, je le crois.
J'ai des tendances à une maladie de foie.

LARRIBEAU

Ah! bah? Vous plaisantez ? Malade imaginaire ?

DUPOIX

Non. Mon père en est mort. Mon père était notaire.

LARRIBEAU

Quelle heure est-il ?

DUPOIX

Il est sept heures moins le quart.

Il faut nous séparer,

LARRIBEAU

Je vous dis au revoir.

Pendant le bal de nuit.
Le poète a rendez-vous avec Jeanne dans
le jardin public que l'on vient de fermer.

LE POÈTE

Comment t'es-tu échappée ici ?

JEANNE

En faisant
croire que j'allais voir une amie, à maman.
Je me suis déchiré la robe sur la grille.
Ce n'est rien, je l'arrangerai.

LE POÈTE

Tu es bien gentille
d'être venue. Veux-tu venir sur le gazon ?

JEANNE

Oui, mais pas me salir de vert. A la maison,
maman verrait l'herbe écrasée.

LE POÈTE

Eh bien, mettons

mon manteau là. Que tu as doux tes cils. Encore.
Ne ris pas. Mais tu fais mal. Comme ça... Embrasse...

UN MARRONNIER

La nuit épaisse et bleue ne bouge pas dans le jardin.
L'ombre des bancs à peine est visible sur l'allée.
Quel joli calme ! On sent les tilleuls de très loin.
Dans l'air liquide, flotte, à peine, une chouette.
C'est bon de vivre, de respirer à pleines feuilles
l'âme de la soirée dans celle des tilleuls.
A mes pieds, étendue comme une grosse rose
ouverte, Jeanne longtemps laisse sa bouche fraîche
enfermée tendrement dans celle du poète.

(On entend le bal de nuit qui commence.)

LE POÈTE

Vas-tu aller danser ?

JEANNE

Oui, je crois bien, j'irai.

D'être restée longtemps qu'est-ce qu'on va me dire ?
Bah ! je m'en fiche — après ? Voulez-vous, je vous prie,
m'aider à ressauter la grille ?... Bonjour... Demain,
est-ce que vous reviendrez encore dans le jardin ?

LE POÈTE

Oui. Non... Va-t'en plutôt de ce côté de l'ombre.
 Tu pourrais rencontrer quelqu'un dans le chemin.

(Elle s'en va en courant.)

LE POÈTE (à lui-même.)

Elle est gentille et fraîche comme une fleur de haie.
 Elle ne m'embête pas, au moins, elle. Puis, elle est fraîche,
 dis-je, et sa bouche est comme une poire fondante
 oubliée au soleil d'une bleue matinée.

Et il n'y a rien de plus lisse que ses dents.

(Il passe la grille, se promène seul, et
 songe.)

La nuit, c'est agréable de se promener comme ça.
 Toute la foule de la fête est sur la place,
 et sans songer que là, dans ce jardin public
 que l'on ferme avec soin à neuf heures du soir,
 on peut se trouver seuls en passant sur la grille.
 ... La nuit, dans le chemin, les herbes se confondent.
 Il est doux de reposer son regard paresseux dans l'ombre,
 de ne plus se donner la peine de distinguer les choses,
 et de ne plus songer qu'au doux tremblement rose
 de ses lèvres de chèvrefeuille de juin
 et à sa gorge qui sent le lait et le foin.

Des promeneurs autour du bal nocturne.

DUPOIX (il voit passer le poète.)

Ce jeune homme là-bas, celui qui est poète
me paraît assez poseur et original.

LARRIBEAU

Il est plutôt gentil, m'a-t-on dit. Mais il est,
en effet, bizarre. Il écrit, ma foi, fort mal.

DUPOIX

Vous trouvez? Moi aussi. Je n'ai pas lu grand'chose
de lui, mais ça me paraît être de la pose.

LARRIBEAU

Et l'on ne sait jamais si c'est vers ou c'est prose.

DUPOIX

Enfin, il se comprend. Ça lui suffit sans doute.

L'EMPLOYÉ DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES

Pourtant, ma femme me faisait remarquer qu'il a

un sentiment réel de la belle nature.

Pas toujours...

L'AVOUÉ

Il est fou.

LARRIBEAU

Pas si fou que cela.

DUPOIX

Ne parlons pas si fort, je crois que le voilà.

LE POÈTE

Bonjour, messieurs, comment allez-vous ?

TOUS

Bien, merci.

UNE FUSÉE EN L'AIR

J'ai pris feu et vais éclater comme une bombe.

Je deviens en bouffée de fumée, et retombe.

L'EMPLOYÉ DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES

Regardez cette pluie d'étincelles. Ouf ! Ça y est.

(Au poète.)

Vous fumez beaucoup la pipe ?

LE POÈTE

Oui, pas mal.

L'EMPLOYÉ DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES

Moi, j'ai cessé. Et vous fumez du caporal ?

LE POÈTE

Du caporal.

LARRIBEAU (au poète.)

Est-ce que vous travaillez beaucoup, ces temps-ci ? Quelque ouvrage ? A quoi travaillez-vous ? (si je ne suis pas indiscret de vous le demander.)

LE POÈTE

A bien des choses.

LE PHARMACIEN

Voulez-vous me donner du feu ?

L'AVOUÉ

Avec plaisir. Voici. Avez-vous été grêlé ?

LE PHARMACIEN

Non. Mais j'ai le black-rot qui fait bien des dégâts.

DUPOIX

Vous avez sulfaté?

LE PHARMACIEN

J'ai sulfaté trois fois.

Dans le bal.

JEANNE (à Pierre son cavalier.)

Laisse-moi tranquille. Ne me serre pas comme ça.

PIERRE

Tu es bien chatouilleuse aujourd'hui. Que t'ai-je fait?

JEANNE

Rien.

PIERRE

Alors, il n'y a pas moyen? Tu ne veux pas?

JEANNE

Non.

PIERRE

Tu pourrais venir derrière le ruisseau?

JEANNE

Non. Je ne veux pas. A toi, cavalier seul?

(Pierre se livre à des contorsions de
jambes devant sa danseuse.)

GUSTAVE

Tiens ! Une lanterne vénitienne qui est finie.
Elle brûle. Je vais ramasser la bougie.

L'ORCHESTRE

Faisons rebondir, sur la poussière, les sandales
des filles aux jolies jambes bien cambrées.
Vois donc ? Que celle-ci a les chevilles fines !
Elle s'arrête net, quand sa robe est encore
oblique de l'élan d'avoir tant tournoyé.
L'autre, ses yeux sont noirs. De l'autre, sous sa robe,
on voit bomber la jeune croupe ronde à souhait.
Le cou de celle-ci a joliment sué.
Elle est rouge. A son front ses cheveux sont plaqués,
mais elle les relève d'un mouvement de main.

JEANNE (à Gustave.)

Qu'est-ce que tu fais là à regarder, gamin ?

(Elle le gifle, il pleure.)

M. Dupoix et le poète se rapprochent.

DUPOIX

Tiens, c'est la jeune fille en rose de la course.
Sapristi ! Mais c'est qu'elle n'a pas la main douce.
Vous la connaissez, vous ?

LE POÈTE

Non. Mais je sais qui c'est.

DUPOIX

Oui, l'on m'a dit que c'est la fille du savetier.
Ces gens-là mangent tout lorsque arrive la fête.
Regardez-moi cette élégance? Si c'est possible!
... Je viens de renvoyer ma bonne qui s'est permis
de ne rentrer ce soir qu'à huit heures et demie.
Elles sont toutes les mêmes. De fichus services!
Incapables de cuire à point une saucisse.
Monsieur Larribeau m'assurait que cette fille
du savetier pourrait peut-être faire mon affaire.
Mais elle me paraît un peu trop élégante.
Se conduit-elle bien?

LE POÈTE

On ne parle pas d'elle.
(Ils se séparent.)

LE POÈTE (à lui-même.)

Espèce de cochon! Il voudrait me la faire!

Le poète dans sa chambre. Il est minuit
Il pense.

Que ma correspondance est en retard ! Voici
deux livres dont je n'ai pas remercié les auteurs.
C'est effrayant, ce qu'il y en a, d'auteurs. J'espère
que Claudel n'est pas encore retourné en Chine.
En voilà un qui a du talent ! Je me souviens
si volontiers du déjeuner qu'il nous offrit
à Schwob et moi, lorsque je passai par Paris.
Il nous parlait des salanganes. On eût dit
qu'aux angles d'ombre du plafond avaient niché
des hirondelles bleues suspendues par les ailes.
Ceci ? C'est une lettre de Léa. La pauvre fille !
Et l'autre ? Pauvre catin de bas étage,
si fine, et qui m'aimait de toute sa pauvre chair.
J'ai eu bien tort de lui défendre de m'écrire.
J'aimais son pauvre dévouement passionné.
En somme, c'est une des rares que j'aie aimées.

(Il ouvre sa fenêtre.)

« *Et j'ouvre ma fenêtre au large clair de lune.* »

C'est un vers de Guérin. Mais ces paletots
qui ont l'air de douter de ma sincérité,
ils sont emmmmmmmmerdants.
Mais encore ! S'ils avaient le moindre talent...
Ils ne me comprennent pas plus que les félibres
ne me comprennent. Ce Duroc est trop bête, non !

LE COFFRET

Il y a bien longtemps que tu ne m'as rouvert.
Je suis le romantisme exquis de ta jeunesse.
Te souviens-tu de ta première amie, quand tu lisais
Musset et que la Ville entrait par la fenêtre ?

Les cloches, le départ pour les grandes vacances !
Aucun rêve de gloire alors ne t'ennuyait.
Souviens-toi du gazon aux anémones blanches,
du rosier plein de pluie et de ta pureté.

Et la seconde amie ! Celle qui dans les ombres
de Saint-Michel, par les beaux jours, s'agenouillait.
L'encens bleu bourdonnait parmi les vêpres blondes.
Souviens-toi ! Souviens-toi de ces pauvres quartiers !

O dimanches matins ! O ton adolescence !
La claire rue riait sur sa porte cirée.
Gonflé d'un rêve obscur et candide, tu errais
cherchant à retrouver les pas verts de l'enfance.

Toujours, jusqu'à présent, ton pauvre cœur martyr
d'une pitié sans nom et noyée de tendresse,
plein de je ne sais quoi dont il ne peut mourir,
a dormi doucement dans mes liasses de lettres.

LE POÈTE (ferme sa fenêtre.)

Il faut dormir ainsi que hier et que demain.
Aujourd'hui fut un jour de fête, et je bénis
cette chose qui passe et que l'on nomme : vie.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE POÈTE se réveille et va se promener dans la campagne. Il examine le fond d'un ruisseau sec entre de hautes fougères.

On m'avait dit : on trouve des coquilles et un tas de choses qui sont plus ou moins fossiles ; mais je ne trouve rien du tout que la chaleur. Cependant, il y a là de jolies fleurs. La grande brunelle, la fleur dont parle Rousseau. Il parlait des cornes de la brunelle. Quel original ! C'est égal, quel génie ! Quel génie l'animal ! Mais ne faisait-il pas exprès de se croire ainsi persécuté ? Ah ! bah ! Ça m'est égal. Il aimait ce violet clair, puisque la brunelle et la pervenche qu'il aimait ont ce violet. Quelle est cette voiture au sommet de la route ? Bah ! Ça m'est bien égal ! Oh ! Les belles fougères... Leurs feuilles se brisent facilement, même vertes.

UNE CAILLE (dans un champ voisin.)

Cut-cu-hut. Cut-cu-hut. Cut-cuhut. Cut-cuhut.

LE POÈTE

Quand on l'entend à gauche on croit l'entendre à droite.

LA CAILLE

Cut-cuhut.

LE POÈTE

C'est égal ! On ne fait pas fortune lorsque l'on veut faire de la bonne littérature. A qui s'en prendre ? Bah ! Oublions tout cela. Et pensons bien plutôt à la petite Jeanne. C'est égal, s'il m'arrivait quelque chose avec elle, ça me ficherait dans de très ennuyeux draps. J'aimerais mieux encore que ce fût de Dupoix. Ces fichues allumettes-là ne prennent pas. Filons. Il faut rentrer. Qu'il y a de grillons !

LA CLAIE DES CHAMPS

Je m'ouvre et me referme et, devant moi, projette un treillis d'ombre bleue où courent les fourmis. La fourmi court, saisit un fêtu et le traîne à reculons, comme coupée en deux. Je suis pleine de fientes d'oiseaux qui se posent sur moi.

Mon bois se fend. Mon caractère est de grincer.
Et ce poète-là m'abîme mon osier.

LA CHIENNE (à plat-ventre dans une mare.)

Ah! Qu'il fait bon ici, mes oreilles surnagent.

LES TÊTARDS ET LES BULLES

Est-il donc embêtant, celui qui nous dérange.

LE POÈTE

Tiens, voilà le facteur avec sa bicyclette.
Pourquoi y monte-t-il si c'est pour la traîner?
Bonjour, facteur!

LE FACTEUR RURAL

Bonjour, monsieur!

LE POÈTE

Hein? Il fait chaud?

LE FACTEUR RURAL

Je vous prie de le croire. Il faut que j'aïlle en haut.
Et je crois que ce soir il fera de l'orage.

(Le poète retourne chez lui.)

LE POÈTE (dans sa salle à manger.)

Qu'y a-t-il pour déjeuner ?

LA SERVANTE

Des œufs et du salé
aux petits pois. Les chiens sont boueux.

LE POÈTE

Essuyez
la chienne. Elle s'est fourrée dans une mare.
Est-ce que le facteur est venu ?

LA SERVANTE

Oui, monsieur.
Voici les lettres.

LE POÈTE

La Plume... La Terre de France...
Tiens, mais je connais bien cette écriture-ci...

(Il lit)

« Après un long silence, je me décide à t'écrire, mon
« amour. Mes précédentes lettres sont restées sans ré-
« ponse. Je t'en supplie, réponds-moi. J'ai passé une
« nuit impossible, seule, à te désirer de mes bras brû-
« lants. O mon amour... que je souffre... »

« ALBERTE. »

LE POÈTE

M'aime-t-elle ou ne m'aime-t-elle pas ?
Lui répondrai-je, ou bien ne répondrai-je pas ?
Joue-t-elle la comédie, ne la joue-t-elle pas ?
Eh bien non, eh bien non, je ne répondrai pas.
J'ai eu assez d'emmerdements comme cela.
Qu'elle aille se faire foutre ! Enfin ! Je veux la paix !
A table !

(Il déjeune.)

LA SERVANTE

Il y a quelqu'un qui veut parler à monsieur.

LE POÈTE

Qui est-ce ?

LA SERVANTE

Je ne sais pas.

LE POÈTE

Un homme ou une femme ?

LA SERVANTE

Un homme.

LE POÈTE

Un commis-voyageur ? Vous me la foutez belle !

LA SERVANTE

Je ne sais pas, monsieur.

LE POÈTE

Faites entrer au salon.
Laissez-moi achever d'achever ces cerises.

LE POÈTE (dans son salon.)

A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

LE MONSIEUR

Monsieur, je suis le cousin de votre ancienne maîtresse.

LE POÈTE

De quelle maîtresse ? Je ne vous connais pas.

Et puis qu'est-ce que vous voulez ?

LE MONSIEUR

Monsieur, écoutez-moi.

On m'a dit que vous êtes bon.

LE POÈTE

Ce n'est pas vrai.

LA PIPE DU POÈTE

Il me bourre avec une telle agitation
que je ne vais jamais pouvoir tirer de l'air.

LE POÈTE

D'abord, de quelle maîtresse me parlez-vous?
De qui prétendez-vous? Non. Vous prétendez de qui
j'ai été l'amant?

LE MONSIEUR

De Noémie.

LE POÈTE

de Noémie?

LE MONSIEUR

Oui, monsieur.

LE POÈTE

Où habitez-vous, vous?

LE MONSIEUR

J'habite les environs de Mont-de-Marsan.

LE POÈTE

Enfin que voulez-vous?

LE MONSIEUR

Savoir si monsieur serait
assez complaisant pour me donner quelque chose.

LE POÈTE

Et si je ne vous donne pas, qu'est-ce que vous ferez ?

LE MONSIEUR

Oh ! Rien monsieur. Je ne vous ferai rien. Non...

LE POÈTE

Tenez, voilà dix francs, et foutez-moi la paix.

(Le monsieur s'en va, puis le poète sort.)

LE POÈTE (dans la rue).

Comme toutes ces boutiques sont parallèles !

Toutes les petites villes sont pareilles.

A droite : Epicerie. A gauche : Teinturerie.

A droite : Gendarmerie. A gauche : Pharmacie.

A droite : Auberge. A gauche : Mégisserie.

A droite : Avoué. A gauche : Médecin.

Puis dix ou douze maisons bourgeoises, avec jardins pleins de feuillages bleus et de roses trémières et la chaleur luisante et rose de lumière.

Là-bas ? C'est la mairie et son paratonnerre, et la place carrée, d'ormeaux, avec des chaînes aux bornes contre quoi s'en vont pisser les chiens.

L'ÉPICIER (de son seuil.)

Bonjour, monsieur un tel.

LE BARBIER

Bonjour, monsieur un tel.

LE POÈTE (à lui-même.)

Je crois bien que ce soir il fera de l'orage.

J'aime assez ça, lorsque le vent dans les feuillages
les fait remuer d'une singulière façon.
Le vent des nuits d'orage est tout autre que l'autre.
Il est plaintif ainsi que le bruit d'une averse.
Il caresse le cœur dans les feuillages verts.
On pense à Chateaubriand, que sais-je? A la Louisiane,
à Atala mourante et aux vitres cassées.
Tiens, voilà Dupoix qui sort de chez le notaire.

DUPOIX

Et comment allez-vous depuis hier soir?

LE POÈTE

Pas mal, merci. Et vous?

DUPOIX

Moi, assez bien, merci.

... Ces métayers sont assommants. Et celui-ci
veut à toute force un bail sur papier timbré.
Or, cet imbécile-là ne sait pas signer.
Il signe d'une croix, ce qui fait l'acte nul,
ou, pour mieux dire, non existant. Il faut donc faire,
pour valider cet acte, un acte devant notaire,
ce qui est coûteux. Et pour ce que me rend ma ferme!
Enfin, n'en parlons pas.

LE POÈTE

Oui.

DUPOIX

Vous avez lu les journaux ?
Est-ce qu'on a des nouvelles nouvelles de la Chine ?

LE POÈTE

Les rues de Pékin sont de sang.

DUPOIX

Vous dites ?

LE POÈTE

Que l'on a massacré un tas d'Européens.

(Ils passent devant chez le savetier.)

DUPOIX

J'ai arrêté ce matin la petite bonne,
la fille du savetier. Elle a l'air sérieux.

LE POÈTE (en lui-même.)

Merde...

Ah ! bonjour, monsieur.

DUPOIX

Au revoir.

LE POÈTE (sur une route.)

Que c'est

triste, le fond de la route à ce soleil blanc !
Un chien. Un biniou qui joue une valse et
accompagné d'un nasillement d'accordéon.
Les arbres accablés par l'ombre — ouf ! Quelle vie !
... Et l'autre maquereau, que je ne connais pas,
qui vient me relancer de dix francs. Quelle scie !
Au diable si j'aurais pensé à Noémie.

UN PLATANE

Je ne me demande rien. Simplement : je vis.
Le vent passe dans mes feuilles ? Eh bien ? Il y passe.
Je suis balancé. Mon écorce s'écaille. Je crie
de cigales. Mon ombre bouge sur la prairie
comme un vol d'oiseaux découpés dans du papier.

LE POÈTE

Qu'est-ce qui luit par terre, là ? Tiens... c'est du verre.

UN CLOPORTE (qui court.)

Ces deux fourmis acharnées à mes pattes m'en veulent.

Si je me roule en boule, je les ai sur le ventre.
 Comment des animaux si petits peuvent-ils
 mettre à me poursuivre un pareil entêtement?
 Je souffre, et j'ai peur de ces cochonnes fourmis.

LE POÈTE (enlevant les fourmis au cloporte.)

Comme elles tiennent dur ! J'ai failli les casser.
 Voyons, je vais aller — puis je vais retourner —
 jusqu'à la quatrième grande bande de soleil.
 C'est égal ! Il est embêtant, Dupoix ! Ce soir,
 je m'en vais demander des explications
 à Jeanne, pour savoir si, oui ou non, elle entre
 chez cet espèce de foutu type, de cochon.

(Le poète s'éloigne de la ville.)

Tiens, c'est joli ce devant de maison avec des
 fleurs de grenadier, et ce petit jardin potager.
 Le seuil blanc des maisons est calme, quand la douceur
 du soir se fait sentir sur les fleurs de cinq heures.
 La vigne bleue s'éveille au pied de l'acacia
 où grimpe vite, pour fuir un gros chien, le chat
 dont on voit le bout du museau noir dans les feuilles.
 C'est le moment que la nature se recueille.
 Mais quand on est poète, on est peu recueilli.
 Voici, un peu hors ville, l'établissement des bains.
 Retournons.

En s'en retournant, le poète s'arrête chez le pharmacien.

LE PHARMACIEN

Comment ça va-t-il ?

LE POÈTE (s'assied.)

Pas mal et vous ?

Il n'y a rien de nouveau ?

LE PHARMACIEN

Rien. Il fait chaud. Et vous ?

LE BENJOIN

Du fond de mon bocal, je pense aux Arabies,
poète, aux Arabies heureuses et pétrées
qu'enfant l'on t'apprenait dans ton histoire sainte.

L'ENCENS EN LARMES

Pense plutôt à moi ! C'est moi qu'à Charlemagne
envoya le calife Haroun-al-Raschid
avec un orgue et je ne sais plus quoi, une pendule.

LE QUINQUINA

Songe au *capitaine de quinze ans*, de Jules Verne.
On croyait Bolivie et c'était Angola,
car le traître avait mis du fer sous la lanterne.
Que Claudel a raison ! C'est beau, ce livre-là.
Le navire dévia la nuit !

LE PHARMACIEN

Vous n'avez rien
entendu dire ?

LE POÈTE

Non, rien.

LE PHARMACIEN

Blague à part ?

LE POÈTE

Non, rien. Quoi ?

LE PHARMACIEN

Oui, mais n'allez pas le claquer...

LE POÈTE

Non... non...

LE PHARMACIEN

Eh bien... Dupoix... Il a renvoyé

sa bonne... Est-ce que vous savez pourquoi?

(S'il était mon client je ne le dirais pas.)

Eh bien il.

LE POÈTE

C'est donc ça ! Tout à l'heure, devant l'hospice,
je l'ai laissé marchant avec difficulté.

LE PHARMACIEN

Non, c'est plus grave que cela.

LE POÈTE

Ah ! ?

LE PHARMACIEN

C'est pas drôle !

Dans le jardin public.

LE POÈTE

Tu entres chez Dupoix?

JEANNE

Oui, mes parents le veulent.

LE POÈTE

Eh bien, ma petite, prends garde à la —

JEANNE

Qu'est-ce que vous dites? Je ne comprends pas ce mot-là.

LE POÈTE

Que tu le comprennes ou non, ce sera tout comme...

Si tu couche avec lui : tu seras pourrie.

Il a empoigné ça avec l'ancienne bonne.

Il y a trois mois qu'il l'a. Ainsi, je t'avertis.

Quant à moi, j'ai fini de marcher avec toi.

Dis-toi bien que ce soir c'est la dernière fois.

CHAPITRE TROISIÈME

Chez Dupoix (un matin.)

DUPOIX

Est-ce que tu veux, oui ou non, te laisser faire ?

JEANNE

Non, je m'en vais, cochon ! Et vais dire à mon père que vous êtes un dégoûtant. L'ancienne bonne, tout le monde le sait...

DUPOIX

Tu dis ? !

JEANNE

Oui, la v...

DUPOIX

Je suis déshonoré ! Tu mens ! Qui te l'a dit ?

JEANNE

Eh ! Vous êtes bien bon ! Toute la ville rit de vous.

DUPOIX

On rit de moi ? !

JEANNE

Je fous le camp.

Sur la place.

PREMIER PROMENEUR

... Dupoix a essayé d'avaler du poison !

DEUXIÈME PROMENEUR

Pas possible !

PREMIER PROMENEUR

Si, si. On dit qu'il s'est manqué.

DEUXIÈME PROMENEUR

Qu'avait-il?.....

Chez Dupoix.

DUPOIX (qui vient de vomir.)

Je suis bien malheureux.

LE MÉDECIN

Voyons, mon cher Dupoix,
vous venez de m'avouer la cause de votre acte...
C'est absurde. On se soigne. On guérit.

DUPOIX

Ça se sait!

LE MÉDECIN

Eh bien après ? Vous n'êtes pas le seul.
Il y en a un tas qui eurent le même mal.
Et ça se sait aussi ! Vous verrez, dans quelques mois,
vous n'y songerez plus. Voyons, mon cher Dupoix !
Ne recommencez pas cette bêtise-là !

DUPOIX

Moi qui m'étais conservé sain.

LE MÉDECIN

Eh ! Peu importe !

On le redevient ! Vomissez encore... Encore...

LE POÈTE (dans la rue.)

En voilà une histoire. Dire que, pour un peu plus,
il se tuait. Qui sait comment ça s'est passé?
Je le saurai ce soir avec Jeanne. Pensons
à autre chose. Qu'est ceci, là, près de la fontaine?
Tiens... C'est un pauvre avec un pauvre petit chien.
Qu'est-ce qu'il a au cou?... O mon Dieu ! Passons ! Passons !
Le maître n'a pas pu lui acheter un collier
à pointes, et lui en a fait un avec un morceau
de peau de hérisson ! Est-il possible ! Non, personne
n'a jamais été aussi ému que moi devant ces choses.
Ce petit chien et ce pauvre que je les aime !
Ils portent sur le dos le monde des douleurs.
Qu'il est gentil, ce petit chien.

Tiens... Larribeau !

LARRIBEAU

Comment allez-vous ?

LE POÈTE

Très bien, merci. Et vous-même ?

LARRIBEAU

Vous connaissez sans doute l'affreuse nouvelle ?

LE POÈTE

Eh ben oui !

LARRIBEAU

C'est extraordinaire !

LE POÈTE

Vous saviez qu'il était malade ?

LARRIBEAU

Mais non... du foie,
oui, mais seulement du foie. Pourtant
j'avais remarqué quelques boutons sur sa figure.

LE POÈTE

Bonjour.

LARRIBEAU

Au revoir... Mais c'est fou
de se tuer pour ça. On peut bien en guérir.

An jardin public.

LE POÈTE

Tiens... te voilà ? Dis-moi comment ça s'est passé.

JEANNE

Il a voulu me le faire, je l'ai engueulé,
et proprement. Alors, il s'est empoisonné.

LE POÈTE

Tu m'assures que c'est comme ça que ça s'est passé ?

JEANNE

Bien oui !

LE POÈTE

Il ne t'a pas touché la bouche ?

JEANNE

Eh ! Quelle idée ! Je te lui ai joliment foutu
la main à la figure. Et, vite fait !

LE POÈTE

Viens ici. J'ai mis là mon manteau.

JEANNE

Ami...

LE POÈTE

Tu as la bouche toute fraîche.

JEANNE

Et toi aussi.

LE BANC

Personne ne tient autant de place qu'eux.

Ils suffisent à me couvrir à eux deux.

LA LUNE

Je tremble bleu.

UNE OMBRE

Je bouge à peine, comme le vent.

UNE CHOUETTE

psiiiiiiiiiiiiii.....

LE POÈTE

Que t'a-t-on dit chez toi, lorsque tu es rentrée?

JEANNE

On m'a dit que j'avais bien fait, et que je suis une honnête fille. Eh ! Crois-tu que parce qu'on est pauvre, on n'est pas honnête ?

LE POÈTE

Que si.

JEANNE

Ce n'est pas n'être pas honnête qu'être ici.

LE POÈTE

Allons, au revoir, petite chérie.

Le poète revient lentement chez lui.

Qu'elle est belle la nuit sur la petite ville !
Onze heures bleues ! Le tulipier de ce jardin
sur l'ombre de la lune est plus doux que n'est douce
la ligne des coteaux d'argent bleu dans le loin.
Lune claire ! On ne sait, tant il fait beau et clair,
pourquoi l'on ne vit pas, la nuit, comme les lièvres.
Personne dans la rue. Un grillon crie. Un chat
tousse, il a sans doute une angine.
Je voudrais ne pas me coucher dans mon lit, m'étendre
dans un champ, et nager dans cette lueur bleue.

CHAPITRE QUATRIÈME

Le poète dans son jardin.

LE POÈTE

Voilà une chose inexplicable : ces carabes dorés
morts, et roulés en boule. Tiens ! Cette mésange ? Elle fait
exactement le bruit de deux galets plaqués
l'un contre l'autre.

LA MÉSANGE

Theuic. Theuic. Theuic — Theuic.
[Theuic. Theuic. Theuic.]

LE POÈTE (examinant une fleur.)

La placentation est-elle axile ou pariétale ?
C'est nul, cependant, que de se demander cela.
C'est absolument idiot. Qu'est-ce que ça peut bien faire
qu'elle soit de telle façon ou de telle façon,
axile ou pariétale, la placentation !
Oui, mais c'est pour arriver à connaître la plante,

et les noms des plantes sont si jolis, si jolis.

UNE CAROTTE SAUVAGE

Je suis une ombellifère. Une ombellifère.

Pense aux vieux botanistes qui allaient en Polynésie chercher des végétaux aux miels roux. Ils les trouvaient au crépuscule, au bord des ruisseaux fortunés.

Eux, étaient abrités par des ombellifères.

COQUELICOT

Et moi je suis une papaveracée. Je suis le pavot. Je fais penser aux jardins étranges, à un dessin vu dans les *Fleurs animées*, et où deux sceurs, coiffées de pavots blancs, s'endorment.

DES HERBES

Nous te faisons songer à Daphnis et Chloé. Les belles jambes de la longue Chloé nue s'étendaient, en nous écrasant, sur la prairie.

MAGNOLIA

J'éclate comme un coup de tonnerre blanc et parfumé, sur le tombeau d'Atala.

LE POÈTE

Maintenant, il va falloir aller travailler.

C'est embêtant. Si encore j'avais de l'argent,
mais j'en manque.

(Il rentre.)

... Pourtant, ce pauvre bougre-là
que j'aperçois assis sur le tertre, par la fente
de mes volets, a l'air plus malheureux que moi.
Qu'il réfléchit profondément ! Est-ce qu'il dort ?
Il bouge si peu que l'on dirait qu'il est mort.
On ne dort pas assis. Il doit être malheureux.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le poète va dans la montagne, entre
Saint-Pé et Argelès.

LES SOUS-BOIS

Nous sommes les sous-bois des premières clairières.
Il fait chaud au dehors de nous, mais la lumière
peut à peine percer la voûte de ces hêtres.
C'est une nuit de jour, liquide, douce et verte,
c'est un plaisir de mousse et de choses fondues,
c'est un recueil d'amour qui grimpe vers l'azur
parmi les daphnés noirs et les digitales lie de vin.
Ici, la source coule à peine, mais l'eau pure
comme l'air y remplit la gourde rafraîchie.

LE TORRENT DE LA GÉNIE-LONGUE

Je coule de l'ombre verte, et l'on voudrait
mourir d'amour, par ce jour chaud, sur mes bords frais.

LA SOURCE DE LA DIGITALE

Je suis la fraîcheur plus accablante que l'amour.

LE SOMMET DU COL

O Poète! Je regarde là-bas ta Bigorre natale.
Frémis, ton cœur! C'est par là que tu es né.
Oh! ce sentiment qu'Ausone eut en revoyant
son pays, lorsqu'il s'écriait « natale solum! »
Et moi je crie : ô Bigorre! « natale solum! »
Oh! ciel vert de la terre, azur mêlé à l'autre,
amphithéâtre immense étagé qui m'emplit
d'un si grand sentiment que je ne peux le dire.
Oh! frémissement de ma mère dans mon cœur!
Enfance des vallées d'émeraude argentée,
pluies des douces fins de jour dans la lumière,
sur les villages gris où les vieux tisserands
cordent le chanvre au long des treilles des toits bas.

Le poète est revenu de cette excursion et va se promener dans les champs.

LA CHALEUR

La route est si sèche que la poussière est comme le sable de la mer. Tout danse, et le coteau a autant de reflets qu'une bulle de savon. Les mares où les canards se réfugient sont de la boue noire. Les fleurs délicates passent.

LE POÈTE

Je vais faire une grande course pour oublier que je manque d'argent. Que je gravisse, en passant à travers ces superbes maïs, la colline, à pic, sous ce soleil-brasier qui cuit le dos des mains, les jambes, les oreilles. Voici là-bas des métairies aux tuiles roses. Que tout est sec ! Sur cette colline granuleuse l'ajonc et la bruyère ont des racines dures.

DEUX CIGALES

Nous descendons, à reculons, et en mesure,

le tronc de cet arbre, et nous criions d'une voix qui sue,
l'une raclant le pied de l'autre, comme si
l'une était un archet et l'autre un violon.
Il fait une telle chaleur que l'azur est gris.

Le poète entre avec ses chiens dans une
auberge.

LE POÈTE

Avez-vous du vin blanc ?

UN HOMME

Oui, monsieur, voici.

LE POÈTE

Tous ces enfants sont à vous ?

L'HOMME

Oui, monsieur.

LE POÈTE

Ils sont bien portants, et ils sont très, très jolis.

L'HOMME

Eh... Monsieur...

LE POÈTE (à la femme.)

Est-ce que vous pourrez me donner
une assiette de garbure ?

LA FEMME

Oui, monsieur.

LE POÈTE

Et des œufs ?

LA FEMME

Oui, monsieur.

L'HOMME

Vous venez de loin ?

LE POÈTE

Oui, mais il est midi, et fatiguée ma chienne.
Il fait bien chaud. Vous moissonnez ces jours-ci ?

L'HOMME

Oui, monsieur, mais le blé est maigre. Cependant
la vigne est belle. On ne saura où mettre le vin.
On s'inquiète déjà des barriques.

LE POÈTE

C'est bien.

Voulez-vous donner un peu d'eau à mes chiens ?
Oui, là, dans ce baquet. Encore un peu de vin ?
Il est bon. Et où l'avez-vous acheté ?

L'HOMME

à Monein.

Le poète revient chez lui. Il songe :

Je souffre de ma chair ainsi que d'un fer rouge.
Je désire une fille avec un âcre désir.
Je la voudrais nue dans la torpèur d'une chambre
paysanne, avec ses beaux cheveux sur ses reins moites.
Je désire ses bras ronds autour de mon cou,
elle rieuse et sur un lit, et moi debout,
en arrière, cambré, et attirant son cou
vers ma bouche, et mettant mon nez dans ses cheveux.
Mais va te faire fiche ! Tu ne l'auras pas.
Elle est belle et se fiche pas mal de toi.
D'ailleurs mon porte-monnaie est vide comme un verre.
Il faut rester chez moi et écrire des vers.
Tant pis ! à regarder mon chien chercher ses puces.
Moi, je dis ça. Ça peut paraître singulier,
mais les Vigny m'emmerdent avec leur dignité.
Et si je n'en veux pas, moi, de leur dignité ?

LA SERVANTE

Monsieur, monsieur Larribeau veut parler à monsieur.

LE POÈTE

Larribeau ? J'y vais. Que diable me veut-il, l'animal ?

LARRIBEAU

Monsieur, je viens vous demander de me servir de témoin, puisque je ne trouve personne ici qui en soit capable.

LE POÈTE

Qu'est-ce qui est arrivé ?

LARRIBEAU

C'est tout à l'heure, au cercle.

Nous faisons une manille. Puis on a parlé de Dreyfus. Moi j'ai dit : Je ne permettrai jamais que l'armée fasse la loi aux fonctionnaires. Rémy s'est levé et m'a dit : Vous êtes un Jean-foutre et un diafoireux. Je lui ai dit : Et vous, vous êtes un voleur... Alors, brutalement, il s'est jeté sur moi, et il m'a mis ses doigts dans la bouche, comme pour me la déchirer. Je souffre encore là, par côté. Je lui ai dit : C'est bien, vous aurez de mes nouvelles. Il m'a dit : Je me fous de vous, je vous emmerde, vous êtes le dernier des cus. Alors, furieux, j'ai sauté sur lui, mais on nous a arrêtés.

à temps... Je suis parti et j'ai été trouver
Courrègelongue qui m'a dit qu'il n'y avait pas
là certainement de quoi fouetter un chat.
Je vous prends à témoin, monsieur, je veux me battre.

LE POÈTE

Mais encore, monsieur, nous devons être deux ;
et qu'il constitue ses témoins. Qui prenez-vous
encore ? Vous êtes très pâle. Puis-je vous offrir
un petit verre de quelque chose ?

LARRIBEAU

Non. Merci. Je suppose
que Dubosc pourrait me servir d'autre témoin.

LE POÈTE

Allez trouver Dubosc ; qu'il vienne me trouver.
Nous causerons. Alors, vous voulez donner suite
à cette affaire ? Est-ce que vous savez tirer ?

LARRIBEAU

Non.

LE POÈTE

Comment voulez-vous vous battre ?

LARRIBEAU

Je ne sais pas.

LE POÈTE

Et Rémy, lui, sait-il tirer ?

LARRIBEAU

Il a été soldat.

LE POÈTE

Envoyez-moi Dubosc,
si vous le décidez à être second témoin.
Je ne sortirai pas de toute la soirée.

LA SERVANTE

Monsieur, monsieur Dubosc est là pour vous parler.

LE POÈTE

Comment allez-vous, Dubosc ?

DUBOSC

Très bien, merci...

Eh bien, vous connaissez ce regrettable incident ?

LE POÈTE

Eh, oui.

DUBOSC

Qu'en dites-vous ?

LE POÈTE

Que diable voulez-vous
que j'en dise ? Vous consentez à être son témoin ?

DUBOSC

Que diable voulez-vous que je fasse ?

LE POÈTE

Et moi donc ?

Chez Rémy.

LE POÈTE

Nous venons de la part de Monsieur Larribeau que vous auriez gravement insulté, vous demander une réparation par les armes, et de vouloir bien constituer témoins.

RÉMY

Je ne veux pas me battre avec quelqu'un qui insulte l'armée.

DUBOSC

Pourtant, monsieur...

RÉMY

Ce n'est pas dans mes habitudes.

LE POÈTE

Pourtant, monsieur, on n'insulte pas les gens ainsi quand on refuse ensuite de se battre.

RÉMY

Je ne me battraï jamais avec un lâche.

LE POÈTE

Prenez garde, monsieur, à ce que votre conduite ne soit sévèrement jugée par le public.

RÉMY

Je m'en fous. S'il veut se battre à coups de poings, oui. J'aurai bien vite fait de lui trogner sa sale figure. Nom de Dieu ! Moi je n'ai pas peur ! Je suis entré à Kairouan. J'ai démoli plus de Kroumirs qu'il n'a de dents et de cheveux ! Et je me suis battu. Mais quant à aller tenir une épée devant le ventre de ce sale pistolet-là, je m'y refuse.

DUBOSC

C'est bien, monsieur.

LE POÈTE

Notre mission est accomplie.

« L'INDÉPENDANCE AURIQUOISE. »

« On nous prie d'insérer la lettre suivante que

« M. Larribeaup vient d'adresser à MM. X... et Dubosc chargés par lui de demander à M. Raymond Rémy une réparation par les armes à laquelle ce dernier s'est refusé. »

« Mes chers amis,

« A la suite de l'entrevue que vous avez bien voulu avoir avec monsieur Raymond Rémy, et de son résultat, il ne me reste plus qu'à vous remercier, et à m'excuser de vous avoir mis en rapports avec un polisson aussi grossier que lâche. Je regrette d'autant moins de n'avoir pas eu à donner un coup d'épée à ce monsieur que je me demande à quelle antisepsie il aurait fallu avoir recours pour nettoyer, ensuite, ma lame.

« Agréer, mes chers amis, l'assurance de tout mon dévouement.

« J. LARRIBEAU. »

CHAPITRE SIXIÈME

Le poète sur sa métairie.

LE SENTIER

Je bâille tant j'ai soif, et j'avale le feu
de ce jour de juillet qui donne un soufflet bleu
au regard de celui qui le fixe. Mon argile
est craquelée avec, dessus, quelques plantains.
Je suis poreux. J'ai soif. Je m'effrite. Le pied
des vaches ne s'enfonce plus dans ma glaise
que la pluie rend collante et juteuse, et qui pèse.

LA HAIE

Ainsi que des fruits roses sont les fleurs du mûrier
au cœur d'or d'où il s'échappe des guêpes,
comme si elles étaient de ces fleurs envolées.

L'AULNE

Je luis.

LES GERBES DEBOUT

Nous sommes des ruches pleines sans abeilles.
Elles n'ont qu'à venir et à creuser leur miel.

DES CULOTTES BLEUES SUR LES CHARS

Nous sommes des hommes qui bougent et moissonnent.

UN CHATAIGNIER

Je suis cigale.

UNE CIGALE

Et moi châtaignier.

LA CHALEUR

Je sonne.

LE POÈTE

Eh bien ? Le blé est maigre ?

LE MÉTAYER

Il y a de mauvaise herbe.

LE POÈTE

Quand aurez-vous fini de rentrer tout le blé ?

LE MÉTAYER

Après-demain.

LE POÈTE

Est-ce qu'il y a de la vigne?

UN DOMESTIQUE

Oui, mais il y a des taches de black-rot.
C'est le diable, cette maladie.

LE POÈTE

Où allez-vous
chercher cette eau pour boire dans cette grosse bouteille?

LE MÉTAYER

Au bas du pré. Là, elle ne sèche jamais.

LE POÈTE

Avez-vous entendu des perdreaux chanter?

LE DOMESTIQUE

Oui. Il y avait aussi un nid de cailles.
Nous l'avons trouvé, après faucher, dans le chaume.
La mère était dessus les œufs, et j'ai posé
mon béret dessus, mais elle s'est envolée
de dessous le béret.

LE MÉTAYER

Avez-vous entendu dire

le crime qu'il y a eu ce matin ?

LE POÈTE

Non. Un crime ?

LE MÉTAYER

Les gendarmes, ils ont arrêté le fils de Jean Tillet.

LE POÈTE

Pas possible ? Je n'ai rien entendu dire. Qu'a-t-il fait ?

LE MÉTAYER

Avec son rasoir il a coupé la gorge à Mathilde,
la fille...

LE POÈTE

Pourquoi ça ?

LE MÉTAYER

Oh... Je ne sais pas.

LE POÈTE

Où ça ?

LE MÉTAYER

On l'a trouvée cachée dessous le blé.
Il y a encore une grande tache de sang.

LE POÈTE

Il avait bu ?

LE MÉTAYER

Je ne sais pas. Les gendarmes ont emporté un sac.
Il y avait du sang et des cheveux collés.

LE POÈTE

Est-ce qu'elle était sa maîtresse ?

LE MÉTAYER

Je ne sais
pas.

LE POÈTE

Quand dites-vous que cela est arrivé ?

LE DOMESTIQUE

Ce matin.

LE POÈTE

Alors, vous aurez fini de rentrer tout le blé
après-demain ?

LE MÉTAYER

Oui, monsieur, il faut l'espérer.

Le poète revenant de sa métairie. Il songe :

C'est par ici que passèrent mes parents morts.
Mon grand-père paternel, lorsqu'il revint
de la Guadeloupe — pour y repartir bientôt —
alla voir cette propriété qu'il aimait.
Il devait y songer souvent, aux Antilles,
quand l'océan léchait la plage, et que les nègres
s'accroupissaient aux seuils obscurs, les mains croisées
sur un genou et la bouche à hauteur du genou, tristes.
Quand son cœur gonflé de chagrins sans nombre
éclatait sous les lys de feu de la véranda sombre,
il devait, les bras croisés, fixer l'orient,
de ses yeux bleu d'acier sous les lunettes d'or.
O mon aïeul ! Je prie. Où sont les doux objets
que tu touchas, ta canne et ton petit habit bleu ?
Je ne sais. Mais tu as foulé cette terre.
Tu as tourné la haie où chantait cet oiseau.
Tu as vu cette borne usée où, un jour, une jeune fille
s'assit avec un collier de fruits rouges de tamier.
Et, dans ma tristesse, je t'appelle, ô chasseur de ramiers.
Sur une terre en feu, je voudrais me coucher
et mourir, écoutant frissonner et claquer
les voiles des pêcheurs le long des flots pâles.
...Tiens ! Deux mendiants entre deux gendarmes à cheval.

UN DES MENDIANTS (qui se traîne péniblement, appuyé sur l'autre.)

Je puis vous montrer des papiers, laissez-moi m'en aller.

UN DES GENDARMES

Vous discuterez tout à l'heure, à loisir.

Il n'y a pas à tromper l'autorité. La société doit la protection au monde. Vous êtes sans domicile avoué.

LES CHEVAUX

Tic toc tic, tac toc tic, toc toc tac.

UN OUVRIER (qui sulfate dans une vigne.)

Vous avez fait là une jolie découverte !

UN DES GENDARMES

Oui, pas mal.

L'OUVRIER

Ils ressemblent à deux singes qui ont le cul pelé.

LE POÈTE (en lui-même.)

Ah ! Cochon. Si on pouvait te les lâcher dessus, comme ils te châtreraient,

toi et ta race future de domestiques laids,
race de lâches, cochons d'hommes qui ne se plaisent
qu'à la torture, à l'oppression, hommes nés
pour obéir à des sous-préfets galonnés
qui ont l'orgueil de leurs... riches. Mmmauvais!

UN PAPILLON

Mes ailes sont douces comme de la poussière
de velours. Je suis tout étonné de vivre.
Je ne comprends pas grand'chose, mais je suis beau.
Le pluie facilement déchirerait mon aile
rouge et noire qui bat lourdement sur mes pattes.

LES CHEVAUX DES GENDARMES (au loin.)

Tic.

tec.

tec.

Le poète chez lui.

LA SERVANTE

Monsieur, monsieur Lenoir est venu
pour parler monsieur.

LE POÈTE

Que voulait-il?

Tiens, le voilà! Bonjour, Lenoir, comment ça va?

LENOIR

Je venais pour savoir si vous vouliez venir
à une conférence que va donner Garron,
ce soir, après dîner, au pré du château-vieux.
Si nous ne nous y embêtons pas, nous rirons.

LE POÈTE

Oui. A quelle heure?

LENOIR

J'ai du travail à l'étude jusqu'à huit heures.
J'ai deux commandements à faire.

LE POÈTE

Qui est Garron ?

LENOIR

Le député des..... qui s'est
mêlé beaucoup de l'affaire Dreyfus. Son sujet :
Cléricalisme, nationalisme, militarisme.

LE POÈTE

A quelle heure dites-vous ?

LENOIR

A neuf heures et demie.

LE POÈTE

Comment y verra-t-on en plein air et si tard ?

LENOIR

Il y aura des lanternes vénitiennes.

LE POÈTE

A ce soir.

LENOIR

A ce soir.

LE POÈTE

Ayez donc la bonté
de me mettre en passant cette lettre à la poste.

Au pré du château vieux.

PREMIÈRE FILLE

Prends garde de te tacher, la lanterne prend feu.

DEUXIÈME FILLE

Oui, la bougie coule.

PREMIÈRE FILLE

Il y a beaucoup de monde.

DEUXIÈME FILLE

Qui est celui-là qui va parler ?

PREMIÈRE FILLE

C'est celui

qui a la barbe et les lunettes.

LE PHARMACIEN

Il a

une tête d'apôtre...

LE POÈTE

Des yeux intelligents.

Tiens ! ? Dupoix ! ... Comment ça va-t-il ?

DUPOIX

Mieux, je vous remercie. J'ai été assez malade.
Un peu le foie... Mais ça va mieux ; le médecin
m'ordonne de prendre des distractions. Je vais là-bas...
J'aperçois Larribeau... pour lui serrer la main.
Au revoir.

LE POÈTE

Au revoir. Combien y a-t-il de personnes ?

LE PHARMACIEN

Il y en a bien quatre cents.

LENOIR

Tiens, vous voilà ?

LE POÈTE

Je vous cherchais. Nous avons vu Dupoix...

LENOIR

Eh bien ?

LE POÈTE

Qui est cette fille-là ? Quels jolis yeux elle a !

LENOIR

C'est la fille de Sunin.

LE POÈTE

Elle est jolie.

LENOIR

Oui, mais il n'y a rien à faire.

LE POÈTE

Tant pis.

Le président va parler.

LE PRÉSIDENT

Mesdames, messieurs.

Puisque vous voulez bien m'accorder la présidence, ce dont je suis très flatté, je vous l'assure, laissez-moi en deux mots féliciter Garron d'être ici venu porter la bonne parole.

Garron, mesdames et messieurs, est un de ces hommes dont la conscience ne faillit point, un homme antique, un de ces hommes de la première République...

UN INTERRUPTEUR

A bas le syndicat !

LE PRÉSIDENT

Je prierai tous ceux-là
 qui sont venus pour nous troubler, de s'en aller...
 Nous sommes décidés à nous faire respecter...
 Un de ces hommes, dis-je, de la première République.

LA FOULE (à demi-voix.)

— Il parle bien.

— Ne me pincez pas comme ça.

— Celui qui vient d'interrompre, c'est celui-là.

— Et vous le connaissez ?

— Je ne le connais pas.

— Il n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux.

GARRON

Le syndicat !

Et vous parlez, messieurs, de syndicat ? Ahhh... Ahhh...
 Si vous saviez combien, parfois, de notre poche
 nous avons dû sortir, nous qui avons des mioches
 à élever...

LE POÈTE

Il a l'air d'un brave homme.

UNE FILLE

Je crois que ça me prend. Ma chère, c'est ennuyeux.

AUTRE FILLE

Ah ! Bah ! tu changeras. Tu peux attendre un peu.

GARRON

... armée...

L'INTERRUPTEU

Vive l'armée

GARRON

Eh ! Oui ! Monsieur,

je crie avec vous : Vive l'armée ! Nous crions tous

Vive l'armée ! Mais vive l'armée de 92 !

Vive l'armée sacrée qui défend de ses armes

ceux qui lui ont fait l'honneur de les lui confier

Vive l'armée sacrée des aïeux ! Vive l'armée

à laquelle nos fils iront donner leur sang.

Et non vive l'armée de ceux dont, de ceux qui

se servent de ce nom sacré pour assouvir

les basses ambitions de leur jemenfoutisme !

LA FOULE

Bravo !

GARRON

Oui, mes amis...

UN HOMME

A bas le goupillon !

AUTRE HOMME

A bas les masques !

AUTRE HOMME

A bas les hommes en jupon !

L'INTERRUPTEUR

A bas les vendus !

LE PRÉSIDENT

Un peu de silence, je vous prie.

Que le perturbateur, là, veuille bien sortir
s'il doit continuer à faire du tapage.

L'INTERRUPTEUR

Mais pourrai-je parler ensuite ?

LE PRÉSIDENT

Nous verrons.

Veillez continuer... mon cher ami Garron.

LA FOULE

Enlevez le cafard !

GARRON

Non n'enlevons personne,
car la haine est impie, a dit Victor Hugo.

UN HOMME

Vive Victor Hugo !

AUTRE HOMME

Vive Voltaire !

GARRON

Oui, mes amis : Vive Hugo ! Vive Voltaire !
Vive Rabelais ! Vive les révolutionnaires
de la grande Révolution.

UN PROTESTANT

Vive Luther !

GARRON

Oui mon ami, vive Luther ! Vive tous ceux...

LE POÈTE

Elle est vraiment jolie, cette fille-là.

Elle est, ma foi, bien plus jolie que Jeanne...
Mais il est bien difficile, ici, de lui parler.
Dites donc, Lenoir ?

LENOIR

Quoi donc ?

LE POÈTE

Vous la croyez pucelle ?

LENOIR

Vous m'en demandez trop.

GARRON

... les bûchers sanglants
de l'inquisition...

LE POÈTE

Et elle a des joues dures.

GARRON

... Conscience...

LE POÈTE

Lenoir, avez-vous remarqué
combien les jolies femmes ont un battement d'yeux bête
lorsqu'elles sont obligées d'essayer de comprendre ?

LE PRÉSIDENT

Mesdames, messieurs, qu'il me soit permis
de remercier ici mon éminent ami...

DUPOIX

Je trouve à Mugron l'air assez mal portant.

LARRIBEAU

Oui.

L'INTERRUPTEUR

Puis-je prendre la parole ?

LE PRÉSIDENT

Monsieur,

qui êtes-vous ?

L'INTERRUPTEUR

Je n'ai pas à dire mon nom.

LE PRÉSIDENT

Alors vous ne parlerez pas.

LA FOULE

Le nom ! Son nom ! Ton nom !

L'INTERRUPTEUR

Je... Je...

LA FOULE

— Hooo ooo uuu oooo uuu ooo uuu.

— Qu'il parle!

— Non!

— Si! si!

LE PRÉSIDENT

La séance est levée.

CHAPITRE SEPTIÈME

Un soirée chez les Louvin.

LE POÈTE

C'est mon métayer qui m'a appris le crime.

M^{me} LOUVIN

Alors cette Mathilde était sa..... ?

LOUVIN

Evidemment.

LE POÈTE

Il l'a tuée dans la moisson, avec une serpette ?

LE MÉDECIN

Non, avec un rasoir qui coupait peu. Il a dû s'acharner sur elle. La carotide était tranchée. Il y avait d'autres blessures. Ainsi la lame est passée entre le cubitus et le radius.

M^{me} LOUVIN

Oh ! Quelle horreur !

LARRIBEAU

Ce que c'est que la jalousie.

DUPOIX

La jalousie, mesdames, est un sentiment propre à tuer les gens.

M^{lle} LOUVIN

Un peu plus de thé, monsieur Fondeau ?

FONDEAU

Non, merci, mademoiselle. Dans un instant.

M^{lle} LOUVIN

Monsieur Fondeau...

FONDEAU

Quoi, mademoiselle ?

M^{lle} LOUVIN

Maintenant, si vous nous disiez quelque chose, une poésie ?

LES DAMES

Oui... oui...

FONDEAU

Mais je veux bien si tout le monde le demande.
Seulement... le poète... là...

LE POÈTE

Oh ! Je ne sais pas dire,
et je suis décadent.

FONDEAU

Enfin, si ça vous fait
plaisir... Ce sont les derniers vers que j'ai composés.

Il récite.

Au bord du ruisseau de la Juxte
Où volètent maints papillons,
Hier je rencontrai tout juste
Marionnette et Pierrillon.

Ainsi qu'amoureux en vacance,
Ils marchaient sous le noisetier.
Je crus du poète Térence
Voir l'idylle sur le sentier.

Et, vers moi, l'ombre du poète,
Ceinte de lauriers et d'ache,
S'avança tenant haut la tête

Et, dans sa main droite, une hache.
Elle me dit : Attriste-toi !
Bientôt ces gens pleins de jeunesse
Viendront au fond du tombeau. Voi...
Rien n'échappe à la mort traîtresse.
Et Marionnette et Pierrillon
Passèrent le long de la Juxte
Où volètent maints papillons.
Hier, je les rencontrai tout juste.

LES DAMES

Oh ! Délicieux...

DUPOIX

Moi, je n'aime pas la poésie.

M^{me} LARRIBEAU

Et cependant pour nous faire oublier la vie,
il n'y a que cela... Dites-nous encore quelque chose,
Monsieur Fondeau ? C'est charmant. Nous vous en prions.

LES DAMES

Oh ! Oui, Monsieur Fondeau. Ça fait tant de plaisir...

LARRIBEAU

Il faut bien quelque fois oublier cette prose
qu'est la vie « où toujours l'épine est sous la rose »,
comme dit la chanson.

M^{lle} LOUVIN

Prenez-vous un ou deux
morceaux de sucre, monsieur Fondeau ?

FONDEAU

Pas du tout, merci.

M^{lle} LOUVIN

Comme en Chine alors ?

FONDEAU

Il récite.

Sonnet régulier :

J'aime d'un beau couchant la lumière rougeâtre,
Lorsque l'oiseau s'endort voluptueusement,
Lorsque, sur le sentier, sous la lune bleuâtre,
On voit passer l'amante au bras de son amant.
J'aime l'intimité familiale de l'âtre

Et le conte d'hiver lorsque souffle le vent,
Et lorsque l'on entend, dans la tempête, battre
Le pont-levis rouillé de l'historique temps.

Mais je t'aime avant tout, toi dont l'amour m'honore,
Toi dont le nom charmant redit par ma mandore
Ne trouve pas de rime aux accents d'ici-bas,

... aux accents d'ici-bas...

... Et qui figurerais, comme une grande dame,
Aux carrousels des cours des plus célèbres rois,
Pour que l'on te remit l'anneau d'or du vidame!

LES DAMES

Délicieux... Délicieux...

DUPOIX

C'est drôle,
moi je n'y comprends rien. Et puis, vous dites qu'
il y a clair de lune quand le soleil se couche.

FONDEAU

Parfaitement.

DUPOIX

Où avez-vous vu ça ?

LARRIBEAU

Monsieur Fondeau a raison. Il m'est arrivé parfois, — tenez ! en revenant de ma vigne, l'été — de voir, quand le soleil n'est pas encore couché, une certaine lueur...

M^{me} LOUVIN

indécise.

LARRIBEAU

C'est... C'est cela. Qu'en pensez-vous, vous, monsieur le poète ?

LE POÈTE

Certainement.

DUPOIX

Et vous, vous ne nous dites rien de décadent ?

LE POÈTE

Je vous dis que je ne sais pas dire.

M^{me} LOUVIN

Oh ! Le fait est que l'on n'y comprend rien. Ainsi, dans *La Semaine littéraire*, on donnait

hier une poésie symboliste. Non... C'est absurde. J'aime mieux vos vers, monsieur Fondeau.

FONDEAU

Et vous avez cette poésie?

M^U. LOUVIN

Oui, la voici.

FONDEAU (lit.)

J'ai cherché trente ans mes sœurs.

Où s'est-il caché?

J'ai marché trente ans, mes sœurs,

Sans m'en rapprocher...

LE MÉDECIN

Eh bien! nom d'un chien! on voit qu'il, ou elle, n'avait pas de cors aux pieds.

DUPOIX

Ahahahhhahaha.

FONDEAU

C'est pouffant. Ecoutez :

J'ai marché trente ans, mes sœurs,

Et mes pieds sont las,

DUPOIX

Encore! Ahh ah ah ahaahaaaaaaa

FONDEAU

Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...

LARRIBEAU

Il fallait le dire plutôt !...

FONDEAU

L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Otez vos sandales,

DUPOIX

Celle-ci est trop forte !

Oo fiii ha ha ha ha. Haissez. Otez les sandales...

Ça va sentir mauvais dans la gendarmerie.

Elle a marché trente ans, mais ses pieds sont pourris !

Ahhaahhh. hhh

FONDEAU

Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal...

LE MÉDECIN

Elle a mal au cœur !

MADAME LOUVIN

Ouff ! ffffffffffffffffff.

LARRIBEAU

fffffffffffffffff.

FONDEAU

fffffffffffffffff

Vous avez seize ans, mes sœurs,

Allez loin d'ici...

Prenez mon bourdon, mes sœurs,

Et cherchez aussi...

fffffffffffffffff

DUPOIX

Comment s'appelle-t-il, dites, ce coco-là
qui a pondu cet œuf-là ?

FONDEAU

Maurice Mae... Mae...

ter-linck.

DUPOIX

Pristi! Quel nom. Et bien, mon cher Fondeau, je crois que, ces vers-là, j'aime encore mieux les vôtres.

FONDEAU

Eh bien, vous êtes aimable, vous ! Est-ce que vous pensez que mes vers sont les vers d'un fou ?

DUPOIX

En fait de vers, mon cher, j'aime mieux avaler un verre de ce bon lait-là.

LE POÈTE

Un verre au lait...

DUPOIX

.....

L'ASSISTANCE

.....

M^{lle} LOUVIN

ffffffffffffffff

LARRIBEAU

Il fait très lourd. Je crois qu'il va faire de l'orage.

M^{me} LARRIBEAU

Bénette, si vous vous mettiez au piano ?

BÉNETTE

Je ne sais rien de nouveau. Depuis que c'est la retraite au couvent, il n'y a plus leçon de musique.

LE POÈTE (pense.)

C'est drôle... Cette petite sera bête comme ces gens-là, comme son père et sa mère. Et cependant elle a une grâce infinie. Il y a en elle l'intelligence de la beauté. C'est délicieux, son corsage qui n'existe pas, son derrière et ses pieds. Mais elle sera bête comme une oie dans deux ans d'ici. Elle va jouer.

BÉNETTE joue la valse des elfes.

M^{me} LOUVIN

Très bien, Bénette. Ah ! Très bien.

LE MÉDECIN

Oui, puisqu'elle est ma fille je ne devrais pas dire ça, mais il est certain qu'elle a des dispositions.

FONDEAU

Dites un grand talent.

Dans un coin du salon.

LE POÈTE

Mais vous jouez fort bien, mademoiselle Bénette.

BÉNETTE

Ne vous moquez pas de moi comme ça. Vous êtes moqueur.

LE POÈTE

Ah bah ! qui vous l'a dit ?

LA FOSSETTE DE LA JOUE DE BÉNETTE

Je me troue.

LE POÈTE

Mais qui vous l'a dit ?

BÉNETTE

Vous croyez qu'on ne le sait pas ?

LE POÈTE

Mais on a dû vous dire quelque chose sur moi ?

BÉNETTE

On m'a dit que vous vous promeniez le soir...

LE POÈTE

Où ça ?

BÉNETTE

Eh bien, on m'a dit au jardin public.

LE POÈTE (à part.)

Merde !

LARRIBEAU

Oh ! minuit moins le quart, déjà !

MADAME LARRIBEAU

Il faut partir.

CHAPITRE HUITIÈME

La nuit, dans la mansarde où couche
la bonne des Larribeau.

LA BONNE (dans son lit.)

Oh ! que je souffre... Aï... Aï... Ohhh... criiii... ou... aï.

LES ZINCS DU TOIT

Nous avons été chauffés à blanc tout le jour.

LA MALLE DE LA BONNE

Je me pèle comme un pauvre animal ; je suis presque vide.
Il y a des sous dans un coin, du savon rose, des bas.

LES MURS

Nous sommes nus.

LA BONNE

Oooooooooooooooooohoooooooo. Aiiiiii.

Lui, il ne bouge plus. Je crois qu'il est bien mort.

Si je pouvais descendre aux lieux pour l'y jeter,
mais je n'ai pas la force... Aaaï ooooooooo hhh oooooo.

M^{me} LARRIBEAU (une bougie à la main, ouvrant
subitement la porte.)

Mais qu'avez-vous, ma fille, à gémir comme ça ?
... AAAAA — .!. aaarmand Arrrrmand... Aaa.!.
La bonne. Oh ! monte ! La bonne vient de... accoucher !!!

LA BONNE

Ooooooohooooo

CHAPITRE NEUVIÈME

LE POÈTE, deux heures après midi,
dans son salon.

O température torride! Odeur d'ombre! Bouquets
posés là sur les tables; glaïeuls aux roses gorges
qui me faites songer que mon cœur est blessé.
Tic-tac de la pendule. Cigales aux cris rouges.

UN DES BOUQUETS

Je suis le plus paysan. Vois comme je suis fait.
Une rose au milieu, des résédas autour,
des héliotropes, des œillets et des nigelles,
des fuchsias, des géraniums, des marguerites,
des louisianes. Oh! Quelle verte odeur d'amour!
Je suis plus frais que l'eau du puits. Mon vase est vert.

DES GLAIEULS

Nous sommes transparents sous l'ombreuse lumière.

LA CHIENNE

Je gémis sous les puces, je me gratte, je halète.

LE POÈTE

J'entends une mouche, seule, dans le silence.
Que va-t-on devenir si ce temps continue ?

LES MAÏS LOINTAINS

Nous luisons, et la terre est une braise blanche.

LA CHIENNE

Je ne sais pas pourquoi ce temps me fait du mal.
Si je pouvais tuer la chaleur... Je me couche.
Que les puces sont petites pour être happées...
Et les mouches que j'essaie en vain de mâcher...

LA SERVANTE

Monsieur, une dame veut parler à monsieur.

LE POÈTE

Madame?...

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Madame la comtesse de Pentacosa...

Je viens, monsieur, saluer votre jeune talent
dont je suis l'une des plus grandes admiratrices.
... Je me suis arrêtée ici entre deux trains.
... Comme il fait bon et frais ici !... Je suis
tout éblouie par la lumière du dehors.

LE POÈTE

Veillez donc vous asseoir, madame, je vous prie.
... Vous êtes de Paris ?

LA COMTESSE DE PÉNTACOSA

... Nnnnon... J'habite Mallorme.
C'est aux environs de Bordeaux.

LE POÈTE

Oui... Je connais...

LA COMTESSE DE PÉNTACOSA

Oh mais, monsieur ! J'aime tant votre œuvre...
Cet amour des humbles, ce sentiment de l'exotisme.
Je comprends cela, moi ! Je suis née aux îles.
Mon père était capitaine de vaisseau marchand.

LE POÈTE (à part.)

Le fait est qu'elle a l'air d'une somnambule,
avec sa robe rose et son chapeau-volière.

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Je vous aime tant... Je connais plusieurs de vos confrères :
Jean de Boucet... Joseph de Hartecourt... Louis de la
Mélандаie.

Vous les connaissez bien ?

LE POÈTE

Je ne les connais pas.

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Ils dirigent un journal littéraire : *Le Gonfanon*,
auquel je collabore. J'ai fait plusieurs ouvrages :
Fleurs d'Océan. En Liberté. Amours fanées...

LE POÈTE (à part.)

Le fait est qu'elle a bien quarante ans.

LA COMTESSE DE PENTACOSA

... C'est bien

votre cadre...

LE POÈTE

Prendrez-vous une tasse de thé ?

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Je veux bien. Permettez-vous que je me délace ?

LE POÈTE

Mais oui.

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Si vous saviez combien je suis heureuse de vous voir. Je vis avec vous depuis si longtemps... Je pense à vous souvent dans ma vie solitaire.

LE POÈTE

Vous êtes mariée ?

LA COMTESSE DE PENTACOSA

... J'ai eu des malheurs...

Mon mari devint fou à bord de *l'Equateur*, en revenant de Sumatra. J'étais toute jeune... Votre thé est exquis.

LE POÈTE

Une seconde tasse ?

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Vous ne savez pas si je pourrai passer la nuit ici, trouver une chambre en ville ?

LE POÈTE

Ah... non... madame.

Permettez-moi... Je suis attendu...

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Monsieur...

Vous voyez devant vous une femme très malheureuse...
Il faut que je reprenne le train... et je n'ai plus rien.
Si vous... aviez voulu de moi... N'ayez pas peur...
Je suis très propre...

LE POÈTE

Ma pauvre dame... Laissez-moi...
Il faut que je vous quitte. Tenez, voilà dix francs.

LA COMTESSE DE PENTACOSA

Bonjour, monsieur. Je vous suis bien reconnaissante.

LE POÈTE

En voilà une drôle de commis-voyageuse !
Et dire que je comprends sa beauté ! Elle a
une tête de camphre noir, une tête à être
violée, puis dévorée par un capitaine de vaisseau
devenu fou dans la mer des Indes. — Sortons !
... Tiens, le facteur... *Un Argus*... On me reproche ma
naïveté
— factice, dit-on — mais je ne suis pas naïf du tout,
ni ne cherche à l'être... Sortons...

CHAPITRE DIXIÈME

LENOIR (Dans la rue.)

Comment allez-vous?

LE POÈTE

Bien, merci.

LENOIR

Eh bien, on marche de drame en drame?

LE POÈTE

Comment ça?

LENOIR

Eh bien oui, la bonne des Larribeau
a commis un infanticide...

LE POÈTE

Qu'est-ce que vous dites?

J'ai passé la soirée avec eux hier soir,
chez les Louvin...

LENOIR

C'est cette nuit que ça s'est passé.
Madame Larribeau, qui entendait gémir,
a allumé son bougeoir, et elle est montée
jusqu'à la chambre qu'occupe la bonne. Elle l'a trouvée
hurlante, avec un enfant mort à son côté.
Elle allait le jeter aux lieux. Elle est arrêtée.
Le juge d'instruction lui a fait tout avouer.
Elle est à l'hôpital, pour le moment, pour être
transférée à la prison.

LE POÈTE

Ohhha... Et qui est le père
de l'enfant mort?

LENOIR

On dit que c'est le fils Larribeau,
celui qui est au collège d'Aubignet, en rhétorique...
Il lui aurait fait ça pendant les vacances...

CHAPITRE ONZIÈME

Plusieurs dames à l'Œuvre de bienfaisance.
Elles cousent.

PREMIÈRE DAME

Cette bonne avait une vilaine tête, et m'a déplu toujours. Quand on m'a annoncé son crime, cela ne m'a pas étonnée.

DEUXIÈME DAME

Elle était toujours à la fontaine avec un tas de vauriens, de cochers, de boulangers... Elle avait une tête de vicieuse. On devrait tuer ces monstres-là. Tuer son enfant... C'est monstrueux.

TROISIÈME DAME

Car, oui, enfin, l'amour maternel... Si une femme n'a pas l'amour maternel, qu'a-t-elle donc ? Eh, ne pouvait-elle épouser son séducteur ?

QUATRIÈME DAME

Vous savez qui l'on dit que c'est ?

LES AUTRES DAMES

Mais non. Qui ça ?

QUATRIÈME DAME

Alfred Larribeau.

LES AUTRES DAMES

Aaaaalfred !!! ???

QUATRIÈME DAME

Oui, Alfred.

DEUXIÈME DAME

C'est pendant les vacances que ça s'est passé ?

QUATRIÈME DAME

Ils faisaient des cochonneries dans le foin.

DEUXIÈME DAME

Eh bien, moi je trouve infect qu'un maître abuse ainsi d'une domestique. Après tout, si c'est Alfred, je trouve les Larribeau responsables. Tant pis pour eux. Il faudra que Madame Larribeau rabatte un peu

de son orgueil. Son fils... si bien élevé... Mmôn Alfred...
Eh bien, elle fera comme les autres... Elle verra
que son fils est de la même trempe. Et moi je trouve,
[maintenant,
que c'est lui, le cher fils, qu'on devrait faire passer
en cour d'assises, bien plutôt que cette pauvre fille.

LES AUTRES DAMES

... Et vous avez raison.

CHAPITRE DOUZIÈME

Lettre du proviseur du collège d'Aubignet à
M. Larribeau.

« Monsieur,

« Un cas fort grave, pour notre établissement, vient
« de se présenter, et je ne voudrais pas que tant dans vo-
« tre intérêt que dans le mien, il pût s'ébruiter.

« Votre fils Alfred semblait fatigué depuis quelque
« temps. Son assiduité au travail, vous avez vu ses der-
« nières notes trimestrielles, n'était plus si soutenue. Il
« disait souffrir des lombes. Enfin, hier, en l'examinant,
« l'honorable médecin du collège, Monsieur Dupourrin,
« reconnut que votre fils est atteint d'une maladie génitale
« d'une nature bénigne il est vrai, mais qui ne me per-
« met ni de le faire soigner ni de le conserver auprès de
« ses camarades.

« J'ai le plus grand regret, monsieur, de vous annon-
« cer cela; nous avons de l'attachement pour Alfred. Je

« suis navré, mais dois décliner toute responsabilité, car
« Alfred m'a avoué que son mal vénérien provient d'une
« bonne qu'il connut durant les vacances.

« Veuillez croire, monsieur, à l'assurance de ma con-
« sidération la plus distinguée et à mes dévoués senti-
« ments. »

J. PONT.

Dans le cabinet de consultation d'un médecin d'Aubignet.

LE MÉDECIN

Messieurs ?...

ALFRED LARRIBEAU

• • • • •

MONSIEUR LARRIBEAU

Monsieur, veuillez examiner ce cochon-là.

CHAPITRE TREIZIÈME

Dans la cuisine d'ouvriers.

LA SOUPE

C'est drôle, on ne me sort pas du feu,
et je refroidis. Il est pourtant huit heures.

LA LAMPE A GAZ-MILL

Je fume et l'on ne me pose pas sur la table.
Pourtant, quand vient ce moment, l'on me pose
sur la table qui fume et je rends toutes roses
les ombres qui tremblent doucement autour des choses.
Depuis cinq ans qu'ils sont mariés, ils n'ont pas
manqué l'heure du repas une seule fois.
Qu'est-il donc arrivé ? La cloche de l'usine
a sonné, et les ouvriers s'en sont allés.
Il y a de la tristesse au fond de la cuisine.

LE CHAT

J'attends patiemment le retour de mes maîtres.
On me donnera à sucer l'assiette humide
de soupe qui sent bon, avec un peu de pain.

L'ENFANT

Pourquoi papa et maman ne rentrent-ils pas ?

LA CLOCHE

C'est l'heure, c'est l'heure, c'est l'heure du repas.

L'ENFANT

Où est maman ?

L'OUVRIER (qui entre.)

Je ne sais pas. Elle est pas là.
Tiens... Mange ta soupe. Puis je te coucherai.

L'ENFANT

Où est maman ? Je veux maman, maman. Où est-elle ?

L'OUVRIER

Elle rentrera plus tard. Mange !

L'ENFANT

Je mange.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Chez le poète, à dix heures du soir.

L'OUVRIER

Monsieur, pardonnez-moi de vous déranger...
J'avais besoin absolument de vous parler.

LE POÈTE

Qu'avez-vous, mon ami ?

L'OUVRIER

Monsieur, je voudrais
savoir si vous pourriez me placer à Paris,
dans quelque usine.

LE POÈTE

On vous a renvoyé d'ici ?

L'OUVRIER

Non, monsieur.

LE POÈTE

Qu'avez-vous pour trembler ainsi ?

L'OUVRIER

O... monsieur... C'est fini. Ma vie est finie.

LE POÈTE

Mais qu'y a-t-il, voyons, voyons, mon ami ?

L'OUVRIER

O monsieur, en sortant de l'usine, j'ai surpris
ma femme qui faisait le mal avec celui
qu'on a mis ingénieur... le jeune...

LE POÈTE

Lorenzi ?

L'OUVRIER

Oui, monsieur... Je suis bien malheureux. Depuis
quelque temps, je trouvais ma femme élégante.
Nous n'avions pas pourtant plus d'argent qu'autrefois...
Lui, ah ! nom de Dieu ! C'est un monsieur qui est riche.
Un fat. Il fallait qu'un tas de filles
y passât, pour pouvoir demeurer à l'usine.
On m'avait dit qu'il trouvait ma femme jolie.
Elle est fate comme lui. Elle a du mépris

pour ceux qui nè sont pas des messieurs. Et ce soir,
je les ai trouvés couchés sous le hangar.

Ah ! Ç'a été un coup ! J'ai cru que je mourais.

Je voulais les tuer. Mais ils s'en sont allés.

Et je suis resté là, tout seul, comme une bête.

Et me voilà. Je veux partir.

LE POÈTE

Et votre enfant ?

L'OUVRIER

Je l'ai couché. Je veux partir. Je veux partir.

LE POÈTE

Avez-vous bien réfléchi à ça, mon ami ?

L'OUVRIER

Je ne veux pas rester ici, avec la honte.

Ah ! Putain ! Si je la rencontre, je la tue...

LE POÈTE

Promettez-moi de n'en rien faire ?

L'OUVRIER

Oh ! Si. Si

je la rencontre, je la tuerai. Quant à lui...

LE POÈTE

Eh bien, je vais tâcher de trouver à Paris
une place pour vous. Ce soir, je vais écrire...
Mais à la condition que vous resterez calme.

L'OUVRIER

Ah ! Monsieur.... Voyez-vous, ça c'est un coup terrible.

LE POÈTE

Et où allez-vous coucher, maintenant ?

L'OUVRIER

Je ne sais pas...

Si... Je m'en vais rentrer à cause du petit.

LE POÈTE (seul.)

Pauvre bougre ! Et c'est ça qui s'appelle la vie.

CHAPITRE QUINZIÈME

Sur la place, deux heures après midi.

LE NOTAIRE

J'ai un peu d'urticaire, ces temps-ci.

LE PHARMACIEN

Il faut
vous abstenir de poisson, de fraises, d'écrevisses.
Ne mangez pas de la langouste.

LENOIR

Il fait bien chaud.

FONDEAU

Quels gens abjects et faux que tous ces Chinois. Si
cruels, si roués, si...

LENOIR

A-t-on des nouvelles

des légations ? Sont-elles mortes ou vivantes ?

PASSICOUSSET

... Quand j'étais à Java, j'avais un domestique chinois. Ce bougre-là nous portait des citrons au comptoir, tous les soirs, pour préparer des grogs. Quoique cuisinier, il était instruit.

Il avait épousé une Malaise, une luronne qui le faisait cocu, mais là, dans les grands prix. Il s'en était aperçu et n'avait rien dit...

Un soir nous entendons des cris épouvantables. Ça sortait de la case où nous mettions les suifs... C'était donc mon chinois qui venait de pincer sa femme avec celui qui blanchissait les toiles. Mais voici comme il avait fait pour se venger : Avant de poignarder sa femme, il avait lié le blanchisseur, solidement, et à plat ventre. Il lui avait flanqué un entonnoir quelque part, où il versait, le cochon ! de l'acide sulfurique !...

FONDEAU

C'est du démonisme.

LENOIR

Aha ha ha ha ha.

LE PHARMACIEN

Vous riez ? Il faudrait qu'on vous en fit autant.

LE POÈTE

Vous avez une végétation magnifique à Java ?

PASSICOUSSET

Exubérante. Rien ne peut donner l'idée des promenades que nous faisons en forêt. Nous avons là le fameux arbre carnivore qui sonne les heures en détonnant, et qui dévore les vierges.

FONDEAU

Les vierges ?

PASSICOUSSET

Oui, un vrai Minotaure. La secte des Bâ-oum, secte religieuse, lui octroie tous les ans cent vierges qu'il boulotte. C'est affreux, j'ai vu ça. Avant, on les viole.

FONDEAU

Vous vous raillez de nous ?

PASSICOUSSET

Comme vous le voudrez.

Quel intérêt aurais-je à inventer ces choses ?
Vous êtes bien encore, vous, de votre village.
Il suffit que vous n'ayez plus votre en-tout-cas
pour être déconcerté ! Ah ! Les petites villes !

LE NOTAIRE

Et... avez-vous, là-bas, beaucoup de maladies ?

PASSICOUSSET

Non. Le climat est assez sain. Mais les serpents
sont dangereux. L'espèce appelée *loucoulie*
ne tue pas, mais donne une espèce de folie
nommée Ba-tounn, qui veut dire : mélancolie.
Ça dure un an.

FONDEAU

Un an ?

PASSICOUSSET

Oui, un an. Et l'accès
de folie le plus fort est lorsque la marée
monte.

LENOIR

Avez-vous lu le *Mannequin d'osier*?

FONDEAU

C'est cheu...armant. L'ironie d'Anatole France n'a point sa pareille. C'est un démolisseur.

Il a l'air de ne pas y toucher...

LENOIR

Au revoir.

Il faut que je dise un mot au conducteur des ponts-et-chaussées qui traverse là-bas. Au revoir.

CHAPITRE SEIZIÈME

Chez le juge.

LARRIBEAU

Oui, monsieur, la perspective de ce que...

LE JUGE

Mais, monsieur,
tranquillisez-vous. Votre fils ne paraîtra en-ri-en
mais en-ri-en dans cette affaire d'infanticide.
Que voulez-vous... Il est jeune... Il a fait ce que...

LARRIBEAU

Monsieur,
c'est un grand coup pour moi... et sa mère est malade.

LE JUGE

Mais, monsieur Larriveau, est-il même bien sûr
que votre fils soit le seul qui ait possédé cette fille ?

LARRIBEAU

Ah ! Non ! Monsieur ! Car...

LE JUGE

Parlez sans crainte, monsieur...

LARRIBEAU

Eh bien, monsieur, ce que cette misérable fille en accusant mon fils aura omis de vous dire, c'est qu'elle lui a communiqué une maladie...

LE JUGE

Pas possible !

LARRIBEAU

Oui, monsieur.

LE JUGE

Grave ?

LARRIBEAU

Une blennorrhagie compliquée.

LE JUGE

Eh bien, monsieur, j'ai peur que ce ne soit

l'auteur de cet enfant... Mais motus...

LARRIBEAU

Qui ?

LE JUGE

Boulard...

Que ce nom, cher monsieur, ne sorte pas d'ici ;
d'autant plus, qu'on dirait que c'est pour réussir
que j'accuse celui qui vous a combattu
au conseil général comme nationaliste.
Le père, ici, d'ailleurs n'a aucune importance.
Une fille a tué son enfant. Voilà tout.

LARRIBEAU

Le misérable !

LE JUGE

J'ai envie de le faire appeler...

LARRIBEAU

Il a pourri mon enfant !

LE JUGE

... en secret,
de l'interroger. Car enfin, il mérite, après tout,
ce vieux calotin-là, qu'on lui lave la tête.

Ah! Il ne suffit pas qu'il vienne vous combattre en exposant des idées de bien pensant, de clérical. Vous avez triomphé, monsieur, et je suis fier d'avoir voté pour vous. Ah! C'eût été un autre qui vous eût combattu... ce serait différent. Mais ce monsieur qui est un engrosseur de bonnes... Ah! Je ne voulais pas, monsieur, vous en parler... Mais quand j'ai vu que vous saviez ce qui en était, eh bien, monsieur... eh bien, monsieur... Je l'ai nommé. Quant à vous, n'ayez pas à vous inquiéter...

LARRIBEAU

Comptez sur moi, monsieur. Vous êtes vraiment bon. ... J'ai écrit avant-hier au député pour qu'il insiste encore auprès du ministre au sujet de votre prochaine nomination... Au revoir, et merci.

LE JUGE

C'est moi qui vous remercie.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Chez le savetier.

UN MENDIANT DES ROUTES

J'raïas bien besoin de me faire mettre une pièce
à ce godillot-là. Combien me prendrez-vous?

LE SAVETIER

Voyonsun peu? Ils sont pourris, vos souliers. Trois sous.

LE MENDIANT

C'est trop cher, mon cher monsieur. Voulez-vous un sou?

LE SAVETIER

Vous n'y pensez pas. Ce cuir-là me coûte...

LE MENDIANT

Aaallons. Deux sous?

LE SAVETIER

Va pour deux sous.

LE CHAT

Moi, je n'ai pas besoin de souliers.
Mais j'ai du poil, et ce pauvre n'a pas de chaussettes.

LE CHIEN DU SAVETIER

Tiens... ce pauvre a un chien aussi pauvre que lui.
Qu'il est maigre ! Il voudrait bien voler quelque chose.
Qu'il est laid ! Il a le poil court et dressé, et le bout
de la queue tout roidi par la boue, et il la rentre sous
le ventre. Il a l'air d'un voleur. Rrrrounnnnhrrr — Oua !
[Oua ! Oua !

LE CHIEN DU MENDIANT

Iaï, iaï ia, ié, iaï iaï iaï iaiaï iaiaaï aïïïï é !

LE MENDIANT

Ne gueule pas comme ça, ou je te fous des coups !

LE SAVETIER

Votre soulier est arrangé.

LE MENDIANT

Ça n'a pas été long.

Et vous les avez vite gagnés, vos deux sous. Tenez.
Vous n'auriez pas un peu de suif pour les graisser?

LE SAVETIER

Non.

Dans la rue.

UN GENDARME

Avez-vous des papiers?

LE MENDIANT DES ROUTES

Voilà, monsieur le maréchal-des-logis.

LE GENDARME

Quel cochon de carnet. Tout y est illisible.
Vous entendez? Illisible. Comprenez-vous ce que veut
dire ce mot: illisible? C'est illisible.

LE MENDIANT DES ROUTES

Oui, monsieur
le maréchal-des-logis.

LE GENDARME

Comment vous nommez-vous?

LE MENDIANT DES ROUTES

Jean-Firmin-Bernard Laurier.

LE GENDARME

Quel âge avez-vous ?

LE MENDIANT DES ROUTES

Cinquante-huit ans passés, natif de Bar, en Savoie...
J'ai fait la campagne de soixante-dix, soixante-onze.
J'ai été blessé...

LE GENDARME

Ce chien est à vous ? Il n'est pas muselé.
S'il n'est pas muselé, il va falloir l'abattre.

LE MENDIANT DES ROUTES

Monsieur le maréchal-des-logis, il n'est pas enragé.

LE GENDARME

Quels moyens d'existence avez-vous ?

LE MENDIANT DES ROUTES

LE GENDARME

Allons, nom de Dieu ! Suivez-moi. Vous donnerez

vos explications à qui de droit.

LE MENDIANT DES ROUTES

Monsieur le maréchal-des-logis,
je vous suis . Si vous pouviez ne pas aller trop vite...
J'ai là au genou un salaud de vieux rhumatisme...

LE GENDARME

Eh bien, vous soignerez votre rhumatisme.

LARRIBEAU

Salut, maréchal !

LE GENDARME

Je vous salue bien, monsieur Larribeau...

LE POÈTE

Qu'est ce rassemblement là, au coin de la rue ?
Tiens... C'est une ratière où il y a un rat...
à qui on fait peur en lui apportant des chats.

LE RAT

J'ai peur.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le poète est en chasse.

LE POÈTE

Marbot ici ! Là Marbot ! va là uuuuu-ittt !
Là. Là. Va là. Cherche là uuu-ittt ! uuu-ittt !

LES CHAUMES

Paix au soleil, à la rosée verte des menthes
qui rouille les souliers du chasseur matinal.
Le trèfle bleu par la buée des nuits mouillé,
protège l'inquiétude de la fuyante caille.
Elle se réfugie sur les bords des millets,
et puis revient parmi les framboisiers sauvages.

LE CHIEN

Ici. Non. Là. Ici. Ici. Ici. Elle n'est pas loin.

s'élève. Le soleil ardent poudroie là-bas.
Sur les maïs lointains sont les chapeaux de paille.
On écime. Le calme noir sur les bosquets
leur donne la fraîcheur paysanne de bouquets.
Tout est frais comme les géraniums qu'une fiancée
cueille dans l'enclos bleu des douces métairies.

LE POÈTE

Elle est morte.

LE FUSIL

Clic. Clic. Clinc.

LE POÈTE

Changeons de champ.

Que cette jeune paysanne a de jolies jambes.
Voilà une femme comme je la voudrais.
Elle arrange le maïs. Elle est belle. On dirait
que sa gorge est en pomme sous son corsage usé.
Ses cheveux sont pareils à un chaume brûlé.
Bonjour!... Les dents comme des pépins blancs
luisent entre les lèvres comme une écorce en sang.

LA FILLE

Bonjour!

LE POÈTE

Uuu-ittt ! Reprenons la route.

Et passons, pour cela, par cette cour de ferme.

UN COQ

Hou-hourou-ôôô.

UNE POULE

Clouq... clouq... cloucq clouq clouq.

LES POUSSINS

Iti ti ti-ti iti ti ti iti ii ti tii ti ti-ti-ti-i-ti.

LA POULE

Clouq.

LES POUSSINS

i-ti-ti.

LA POULE

Clouq... clouq.

LES POUSSINS

ti-titi.ti ti ti ti.

Le poète revient de la chasse.

LE POÈTE

Qu'est-ce que c'est que fait ce petit groupe-là ?
Tiens, mais il y a Alfred Larribeau, dans le groupe.
Quelle tête de cu ! Il a bien une tête
à engrosser sa bonne, et à la faire mettre
en prison. Il a un menton de brute. Que font-ils ?
Pourquoi ce petit ramoneur est-il par terre ?

ALFRED LARRIBEAU

Bonjour, monsieur... (Ahhhah !)... Voyez s'il est cochon !
nous lui jetons deux sous dans la merde à condition
qu'il le ramassera avec sa bouche. Et il le fait !

LE PETIT RAMONEUR (se relevant.)

J'ai bien failli le prendre.

UN, DANS LE GROUPE

Recommence.

LE PETIT RAMONEUR (il tient le sou de ses
dents blanches, puis le saisit.)

Voilà.

ALFRED LARRIBEAU

Cochon !

LE POÈTE (fuyant.)

Que tu étais beau, petit ramoneur, ainsi !
Tu regardais ces rustres avec tes yeux de suie.
Tes dents brillaient dans tes gencives comme la neige
des sommets, où tes pareils jadis prenaient des marmottes.
Tu as une mère, ô fils du peuple que je chéris,
une mère qui pense à toi dans la noire Auvergne.
Ah ! L'odeur de la soupe était bonne au village !
Maintenant, il te faut courir le monde et ramasser
un peu d'argent en récurant les cheminées,
avec des genoux de cuir, hérissé de fer,
ou en baisant les sous des Larribeau dans la merde.
... Tiens, bonjour, comment allez-vous ?

LENOIR

Bien, et vous ?

Avez-vous tué quelque chose ?

LE POÈTE

Oui, quatre cailles...

Il y a ce cochon d'Alfred Larribeau, au coin de la rue,
qui fait ramasser des sous à un ramoneur dans la merde.

LENOIR

Un joli merle... Mais vous savez... L'affaire est finie.

LE POÈTE

De quoi me parlez-vous ?

LENOIR

Mais... de l'infanticide.

La mère est morte d'une fièvre puerpérale.

LE POÈTE

Tant mieux.

(En lui-même.)

Elle a fini de vivre. Elle ne souffre plus.

LENOIR

Ah?... L'autre nouvelle ? Vous connaissez l'autre nouvelle ?
Et cette fois on dit qu'elle est officielle.

LE POÈTE

Non.

LENOIR

C'est le mariage de Fondeau avec mademoiselle
[Louvin.
Fondeau a trente-neuf ans. Ils feront des vers ensemble.

LE POÈTE

Ah ! Fondeau se marie avec Berthe Louvin...

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Le poète assiste à des vendanges dans le Gers.
Il est cinq heures après midi.

LE POÈTE (Il médite,)

Qu'il fait bon oublier ici les Larribeau !

LA RUMEUR DES VENDANGEURS

Zzzou... ou... ou... ou... ou... zou.

LE POÈTE

Ils vont d'un cep à l'autre, ainsi que des abeilles.
Et il est vrai qu'elles ont l'air, les vendangeuses,
de grandes abeilles aux ailes fermées. Elles cueillent
les grappes sur le bleu de la vigne. Et le ciel
est bleu comme une soie tendue qui va craquer.
Les grappes gluent sous cette bonne pourriture.
On a les doigts poissés par le jus blond et mûr.
Entends crier les oies, là-bas, aux cours des fermes,

et les chariots grincer qui portent les grappières.
 Vois donc sortir de la terre odorante les germes
 de plantes inconnues, les germes tendrement jaunes.

LA RUMEUR DES VENDANGEURS

Zzzou... ou... ou... ou... ou... zou.

LE POÈTE

Allons là-bas... Voici les presses aux grandes vis,
 le vin qui ruisselle sur le dallage frais,
 le trou où il tombe avec une odeur qui saisit,
 le fouloir qui ronronne et qui mâche les grains,
 le raclement des pelles sous les pulpes glissantes,
 l'éclair des pieds nus, la crispation des mains
 sur les rateaux, pour renverser dans le pressoir
 les cuves surchargées de grappes qui s'écroulent.

.....

.....

LE POÈTE

Quelle douceur de s'en retourner par ce beau soir
 à travers la fraîcheur des châtaigniers noirs !
 La journée est finie. Les vendangeurs s'en vont.

LA RUMEUR DES VENDANGEURS

O la la ho ! A laïïï té... tou téeééé...

CHAPITRE VINGTIÈME

Dans le jardin des Louvin, au clair de lune,
après dîner.

FONDEAU

Chère Berthe... Combien nos fiançailles se font
sous de bons auspices...

M^{lle} LOUVIN

Je suis heureuse.

FONDEAU

Pose ton front
sur mon épaule. Cette belle nuit fait songer
à quelque idylle antique, au bord de l'Éurotas.

M^{lle} LOUVIN

Vous me direz des vers, dites... des vôtres... j'ai aimé
tant ceux que vous avez dits à notre soirée...
Ceux de la Juxte... Ils sont exquis... Dites encore...

FONDEAU (appuyant sa bouche sur celle de
M^{lle} Louvin et lui tenant les mains, murmure
d'une voix étouffée:)

... Ainsi qu'amoureux en vacance,
Ils marchaient sous le noisetier.
Je crus, du poète Térence,
Voir l'idylle sur le sentier.

M^{lle} LOUVIN

Ne continuez pas... C'est triste... On sent la mort
passer dans vos beaux vers... M'aimez-vous ?

FONDEAU

Oui, je t'aime.

Dis-moi « tu. »

M^{lle} LOUVIN

Tu...

UN MULOT, DANS L'HERBE

Qu'il fait bon dans la noire allée.
Où est ma femelle ? Je voudrais m'accoupler.

UNE CHATTE (au loin.)

Gniiiiââââââââââhou ou ou âââ ouuu ou ou ou...

UN CRAPAUD

Je traîne lourdement mon corps plein de verrues.
Je suis heureux. Je sors, la nuit, inaperçu.
Je me gonfle. Mon goître bat dans la rosée.
La lune est belle, et mon chant doux comme une source.
J'aime la fraîcheur de la mousse aux trous des pierres.
J'aime le mur pourri où pleurent les fougères.

UN HIBOU

Et moi, j'aime la forêt bleue de nuit. J'aime à planer
dans le brouillard d'argent que la lune fait rose.

M^{lle} LOUVIN

... Oui, peut-être, en prenant des billets circulaires...
J'aimerais tant voir un pays froid, en hiver.

FONDEAU

Ce qu'il y a d'ennuyeux, ce sont les lits d'hôtel

M^{lle} LOUVIN

... Encore... Embrasse-moi... Qu'importe un lit d'hôtel...
Veux-tu ?

FONDEAU

Tout.

M^{lle} LOUVIN

Nous visiterons Bruges-la-Morte.

Nous verrons les canaux mornes, nous entendrons sonner — ils sont si beaux, dit-on, — les carillons. Nous nous arrêterons à Paris ?

FONDEAU

Oui !

M^{lle} LOUVIN

Nous irons au théâtre ?

FONDEAU

Oui. Que ta bouche est fraîche... Euhheuuuuu...
J'ai marché sur quelque chose.... Ah ! Sur un crapaud...

LE CRAPAUD

Ma cervelle est aplatie.

M^{lle} LOUVIN

Qu'il est laid !

Comment Dieu fait-il donc des animaux si laids ?

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

LE POÈTE (dans une mansarde où il écrit.)

Mon cœur se calme. C'est octobre. Je veux laisser
un instant là l'œuvre à laquelle je travaille.

Je veux me souvenir des octobres passés,
et écouter la pluie tomber sur les platanes.

J'aurai bientôt trente-deux ans. Et, comme Hafiz,
nous dit Kahn, fut soucieux quand il vit blanchir sa barbe,
je sens venir le temps où les frêles jeunes filles
que j'ai aimées me salueront d'un air plus grave.

L'octobre de l'enfance était la route grise
où sonnaient les brebis dans l'odeur du brouillard,
l'école détestée, mais la grande cuisine
où les rouges fagots claquaient au foyer noir.

L'octobre adolescente était l'émotion
d'une verte prairie parsemée d'anémones ;
c'était le long baiser que me laissait l'automne

pour mieux aimer l'hiver dans l'âme des tisons.

Puis l'octobre qui vint fut moins pur et plus vaste :

Ce fut l'apaisement de ce dont je souffrais.

Mes yeux brûlants battaient sur ce parfum sauvage
qui sortait en tremblant de ses seins noirs sucrés.

Maintenant, que sera cet octobre nouveau ?

Ce sera-t-il les bois où je me réfugie
pour écouter le vide atroce de ma vie,
et pour guetter au loin les files de vanneaux ?

Étendu sur la mousse, ayant mis contre un chêne
mon vieux fusil dont j'aurai rabattu les chiens,
mon menton dans mes mains, à plat ventre, verrai-je
la résignation dans les yeux de mon chien ?

Cueillerai-je au bois noir le colchique d'automne ?

Tiendrai-je dans ma main la sarcelle blessée,
et chanterai-je aussi avec les bonnes pommes
la raïnette qui crie au cœur des vieux rosiers ?

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Le matin, chez le notaire.

LOUVIN

C'est ma femme qui m'envoie. Du reste, il est plus délicat de discuter, chacun à part, ces questions...

LE NOTAIRE

Sans doute...

LOUVIN

Ma femme dit, après réflexion, que c'est une folie que nous abandonnions, dans ce contrat, plus du quart de notre fortune.

LE NOTAIRE

Pourtant monsieur... Nous avons bien arrêté... Monsieur Fondeau s'est montré désintéressé...

LOUVIN

Monsieur, monsieur Fondeau est riche.

LE NOTAIRE

Oui, mais, monsieur,
le rendement de ses propriétés inégal...
Ainsi, voyez : à la propriété dite Bonassieu,
cette année, il a fait cent barriques de vin,
alors que l'année dernière il n'avait rien.
Si nous comptons ce dont le dote son grand-père,
son avoir personnel, obligations, terres,
cela va bien à trois cent trente mille francs.
Mais l'intérêt n'est pas toujours ce qu'on attend.

LOUVIN

Enfin, monsieur, après réflexion, ma femme et moi
trouvons excessif de donner à Berthe la ferme
du Basson avec les Russes...

LE NOTAIRE

Monsieur....

UNE AFFICHE VERTE

Moulin à vendre. J'étais un petit moulin vert.
Je ronronnais dans le torrent du bois. J'avais

frais, et mon eau baignait les jambes blondes
de la meunière blanche au lavoir qui riait.
Ma roue s'est tue. Elle est morte sous les fougères.
La poudre du blé blond n'est plus sur les cheveux
des filles qui passaient en se frottant les yeux.
Je suis victime d'une grande minoterie.
On va me vendre. Mon meunier était trop pauvre
pour vendre aussi bon marché que les riches.

UN ENCRIER

Je suis dégoûté par toutes les noirceurs que j'écris.

UNE AFFICHE ROSE

Vigne à vendre. Je ne verrai plus les enfants
qui venaient au pressoir avec des tabliers blancs.
Ils ouvraient la claie. Le père et la mère
riaient en leur disant : ici votre grand-père
s'asseyait pour tuer les grives du figuier...
Petit à petit, ces pauvres diables,
on ne sait trop comment, ils se sont ruinés.
J'appartiens maintenant à un créancier
qui me revend sans m'avoir vue. C'est un banquier.

L'après-midi, chez le notaire.

FONDEAU

... Alors monsieur... C'est entendu? Monsieur Louvin ne tient plus sa parole, et ne veut plus donner à sa fille la dot qu'il avait indiquée?

LE NOTAIRE

Eh non, monsieur...

FONDEAU

Eh bien, dites à monsieur Louvin que puisque c'est ainsi, j'irai chercher ailleurs, et qu'il est pour moi d'autres partis que sa fille...

LE NOTAIRE

Mais non.... Réfléchissez..... La pauvre jeune fille...

FONDEAU

On ne vit pas d'amour, monsieur, comme l'on dit.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Le lendemain matin.

LOUVIN

Fondeau est un salaud. Ton mariage est rompu.

M^{lle} LOUVIN

O maman... maman... maman... maman... maman.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Promenade sur la place, une heure après
midi.

LE NOTAIRE

Est-ce que de s'être laissé lécher le doigt par un chien
qui deviendrait ensuite enragé, suffirait
à vous enrager ?

LENOIR

Vous vous examinez toute la journée.
C'est de la neurasthénie. Comment va Alfred ?

LARRIBEAU

Il sera fort, mais la croissance le fatigue.
Je l'ai repris pour quelque temps. Le directeur
avait peur... à cause de l'âge critique...
Mais moi j'avais peur qu'il ne courût trop les filles,
les jours de sortie. Pour quelque temps je l'ai repris.
Il est à Bourcicot où il chasse les grives.
Il en tue.

LENOIR

C'est un bon garçon. Que veut-il faire?

LARRIBEAU

Ma foi, j'ai l'intention d'en faire un notaire.

FONDEAU

C'est égal, les Boërs embêtent les Anglais.

DUPOIX

Pourquoi. Il y a du nouveau ?

FONDEAU

Non... mais...

PASSICOUSSET

Et ils leur en donnent, du fil à retordre !
Ces gens-là sont d'excellents tireurs. C'est comme
le colon des Philippines qui attache à une corde
le déjeuner de ses enfants jusqu'à ce qu'ils
la coupent d'une balle. Pour les exercer.

DUPOIX

Pristi ! Dites-donc, avez-vous du maïs, vous ?

LE POETE

Non, un mauvais maïs, maigre comme un coucou...
Tiens ! La petite Jeanne du savetier, qui passe !
Il y a longtemps que je ne l'ai aperçue... Elle a
un tablier blanc, Elle est placée ?

LARRIBEAU

Elle est chez nous
depuis un mois . Nous en sommes contents.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

LE LENDEMAIN MATIN. (M^{me} Larribeau ouvre subitement la porte de la chambre de la bonne. Larribeau en caleçon est assis sous la bonne.)

M^{me} LARRIBEAU

Vvveu... Vvveu...ez... gueu gueu gueu gueu gueu.

LARRIBEAU ET JEANNE

.....

M^{me} LARRIBEAU (étouffant ses cris avec son mouchoir.)

gueu gueu gueu gueu gueu — gueu gueu gueu gueu gueu

JEANNE (s'arrange et sourit.)

.

M^{me} LARRIBEAU

Gueu gueu gueu gueu gueu.

LARRIBEAU (toujours en caleçon, à genoux et les mains suppliantes.)

A. line?

M^{me} LARRIBEAU

Gueu gueu gueu gueu gueu.

LARRIBEAU

Ooooooooooooooooo

Aline?... Aline?... Oo Aline?...

M^{me} LARRIBEAU

Gueu gueu gueu gueu gueu.

LARRIBEAU

Les hommes sont des brutes... Je ne voulais pas...

Ç'a été plus fort que moi... C'était l'animal qui parlait...

Je t'aime. Oooooo.

M^{me} LARRIBEAU

Gueu-gueu gueu gueu gueu.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

CHEZ LE POÈTE (Dix heures du matin dans
le salon qui donne sur le jardin.)

L'OUVRIER

... C'est dur, monsieur, ce que vous me demandez là...
Reprendre cette femme indigne ? Ah ! Monsieur...
comme les riches nous avons notre dignité.

LE POÈTE

Vous seuls avez de la dignité encore, les pauvres.

L'OUVRIER

O monsieur ! Et ce pauvre petit qui est là,
qui appelle : maman, toute la journée.
Et maintenant je ne dors plus, je ne sais pas
s'il est à moi...

DES BŒUFS QUI TRAINENT UN CHAR SUR LA ROUTE

O Dieu ! Nous baissons la tête vers les
[travaux.]

UN OISEAU

Lys blancs des arrosoirs, quand allez-vous renaître ?

LA PELOUSE

O fraîcheur de Dieu !

LES PLATANES DE LA ROUTE

Soyons immobiles dans l'air calme
[d'automne.]

Des pauvres sont passés qui s'en allaient vers Lourdes.
Ils avaient des bissacs, des bâtons et des gourdes.
Et les chiens rogneux suivaient dociles ces pauvres.
Et ils vont, mendiant tous, vers la montagne
où la neige violacée va bientôt recouvrir
les sapins de nuit bleue parmi les hêtres morts.

LE JARDIN

Géraniums...

LA HAIE

Encens de Dieu qui montez des rosées.

LE POÈTE (en lui-même)

Souffrances de mon âme à jamais altérée.
O haines de mon cœur, ô amours de mon cœur...

LES HERBES

Nous sommes fatiguées par la pluie glaciale.
Nous nous courbons.

L'OUVRIER

Monsieur, dites, que faut-il faire ?
Donc, la place manque à Paris ?

LE POÈTE

Pardonnez-lui.

Ne l'aimez-vous pas ?...

L'OUVRIER

Oh ! Si ! Je l'aime jusqu'à la mort.
Je l'ai prise toute jeune. Elle était innocente
comme un oiseau. Monsieur, il a fallu
cette usine pour la gâter... Elle était bonne.

LES GRIVES

Où sont les genévriers des amères automnes ?

LES GENÉVRIERS

Ouvrons nos cœurs. Voici les cris aigres des grives.

LE POÈTE

Donnez-moi la main. Pardonnez... dites... mon ami...
Je ne vous ai rien dit... J'ai fait venir ici
votre femme. La voilà... Elle pleure.

L'ouvrier prend sa femme dans ses
bras et lui dit :

Lucie...

TABLE

JEAN DE NOARRIEU	7
EXISTENCES	75

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq mars mil neuf cent deux

PAR

BLAIS ET ROY

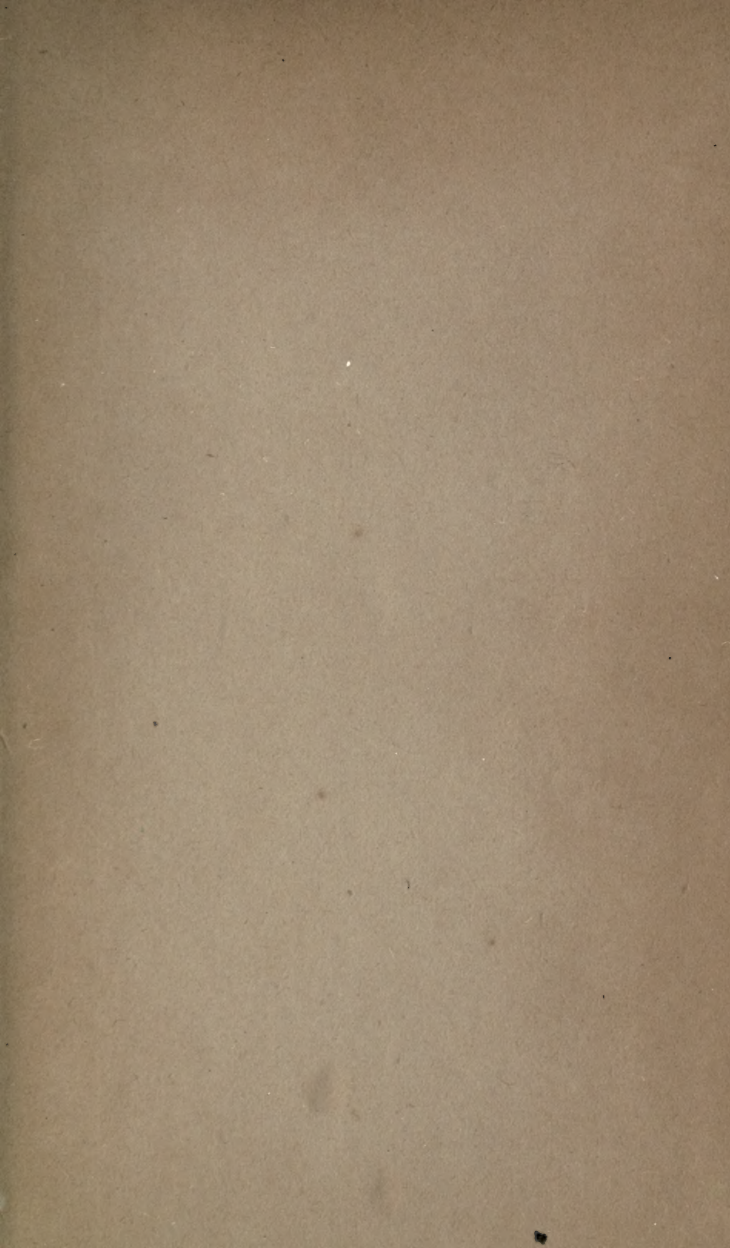
A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE





PQ
2619
A5T75

Jammes, Francis
Le triomphe de la vie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

